

Gautier, Judith. Judith Gautier. Poésies. Les Rites divins. Au gré du rêve. Badinages. Pour la lyre. 1911.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

1234

JUDITH GAUTIER

POÉSIES

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1911

POÉSIES



87e

8015

EUGÈNE FASQUELLE, Éditeur, 41, rue de Grenelle.

DU MÊME AUTEUR

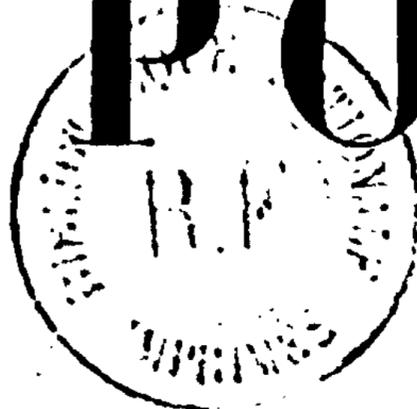
- Les Peuples étranges**, un volume de la *Bibliothèque-Carpentier*. 3 fr. 50
- Le Paravent de soie et d'or**, orné de nombreuses gravures coloriées, un volume, couverture illustrée en couleur 7 fr. »
- La Marchande de Sourires**, drame japonais en 5 actes 2 fr. »
- Parsifal**, poème de RICHARD WAGNER, traduction nouvelle s'adaptant à la musique. 2 fr. »
-

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE

Quinze exemplaires numérotés sur papier du Japon.

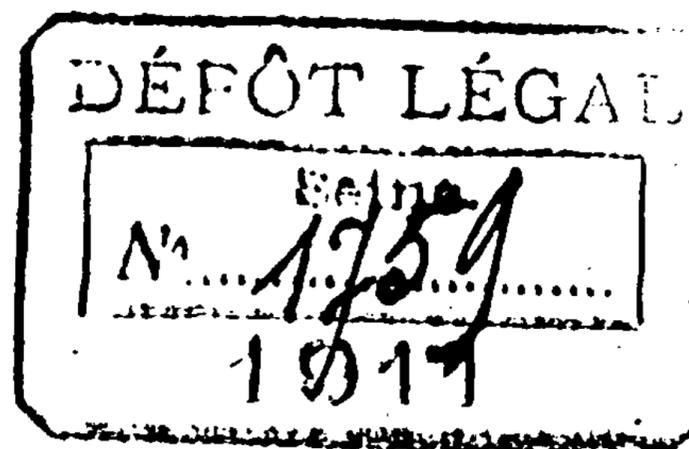
JUDITH GAUTIER

POÉSIES



LES RITES DIVINS

AU GRÉ DU RÊVE — BADINAGES
POUR LA LYRE



PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1911

LES RITES DIVINS

A la mémoire de Leconte de Lisle.

L'AMRITA DES DIEUX

Dans la nuit merveilleuse au cœur du ciel posée
La lune resplendit, pleine de l'amrita,
Qui, des pressoirs divins, en limpide rosée,
Sang clair des astres mûrs, lentement s'égoutta.

Tous les dieux vont venir boire cette lumière,
Ce philtre de jeunesse et d'immortalité;
Il leur rendra l'éclat de la splendeur première
Et de charmes nouveaux nimbera leur beauté.

Hors des swargas lointains ils se hâtent en foule,
Les dieux couleur d'opale, aux yeux fixes, les dieux
Terribles ou très bons; emportés par la houle
De leur désir, ils vont, vers le vin radieux.

Déjà le chœur superbe en désordre s'attroupe
Autour de l'amrita, l'étincelant trésor.

D'impétueuses soifs font déborder la coupe
Et sur le monde obscur tomber des gouttes d'or.

Dans l'ombre un homme est là, le regard aux étoiles,
Sans rêves, le cœur lourd, confusément troublé.
Mais, soudain, à ses yeux se déchirent les voiles :
Le breuvage divin sur sa lèvre a coulé!

Dans l'être sans pensée une âme vient d'éclorre
Sous l'éclaboussement de la rosée en feu.

Il voit les immortels, en tremblant il adore,
Il pleure, et tend les bras vers le firmament bleu.

Les dieux boivent toujours, l'un plus que l'autre avide ;
Ils s'enivrent d'amour, de puissance et d'orgueil...
Enfin, la coupe, au ciel, n'est plus qu'un croissant vide.
Les bienheureux ont fui, laissant l'espace en deuil.

Mais l'homme obscur a bu des gouttes du mystère,
L'infini, tout entier, a pénétré ses yeux.
Il est poète, il chante, et pour charmer la terre,
Il dévoile le ciel et révèle les dieux.

HYMNE A VICHNOU

DANSE SACRÉE DES BAYADÈRES

Que ma danse et mon chant, rythmés par le tambour,
T'éveillent, roi des dieux, qui brilles sous cent voiles!
Vers toi, comme un parfum, s'élève mon amour,
Jeune homme au corps d'azur et couronné d'étoiles.

Porté par le serpent, tu vogues, radieux,
Et tout renaît dans le sillon de ton navire.
L'astre allume sa flamme aux splendeurs de tes yeux,
Et la beauté du monde est prise à ton sourire.

Oh! rives de la mer où dorment les oiseaux!
Gloire du jour qui fuit en effeuillant des roses!
Doux frissons du matin glissant dans les roseaux!
Aromes du printemps! Charme de toutes choses!

C'est Lui qui brille en vous, Lui, l'unique beauté,
Lui, l'amour tout-puissant, Lui, l'attrait des caresses,
La pudeur de la vierge et l'âpre volupté,
Lui, le dieu bleu, seigneur de toutes les ivresses!

Àh! prends-moi comme on cueille une gerbe de fleurs!
Ainsi qu'un fer rougi qui boirait la rosée,
Comme le vent qui passe en essuyant des pleurs,
Absorbe, amant divin, mon âme et ma pensée!

VERSETS A OSIRIS

Osiris, roi de l'Amenti,
Il s'abîme devant ta face
Celui qui jamais n'a menti.
C'est l'heure où du monde on l'efface.

Sa vie est écrite à tes yeux,
O divin seigneur du silence!
Il se crut bon, il fut pieux...
Pèse son âme en ta balance.

PRIÈRE AU DIEU DE LA GUERRE

LA PRÊTESSE

Que les gestes mystérieux
De cette prière dansée
Au vol enlacent ta pensée,
O le plus redouté des dieux !

Je sais les rythmes et les poses
Qui bercent ton divin sommeil;
Mais quand frappe mon pied vermeil,
Tu déclos tes paupières closes.

Pour mieux voir mes pas nonchalants,
Nonchalamment tu te soulèves,
Et tes yeux ont l'éclat des glaives
Quand vers toi je tends mes bras blancs.

Mes paroles à ton oreille
Sont un essaim d'abeilles d'or;
C'est leur tourbillonnant essor,
Ton auréole sans pareille.

Pour ces abeilles j'ai des fleurs
Que gonfle une invisible sève,
Des fleurs d'amour, des fleurs de rêve...
Doux parfums, suaves couleurs.

Toute âme à toi s'étant vouée
Fait éclore ainsi son désir...
Ici, partout, j'en veux saisir
Plein mon écharpe dénouée.

En guirlandes les oraisons,
Les vœux, les prières en gerbes...
Viens, foule de tes pieds superbes
Les merveilleuses floraisons.

Dieu des héros, dieu de la guerre,
Sous ton étendard teint de sang,
O toi que j'invoque en dansant,
Viens, je sais ce qui peut te plaire.

Par les rites du rituel,
Viens! Les frémissantes cymbales
Sonnent tes marches triomphales,
Toi, le très beau, le très cruel.

Entends les lames qu'on aiguise
Pour ouvrir en de jeune chair
La source vive du sang clair
Où, dans ta coupe d'or, je puise.

Entends les battements des cœurs
Des vaillants que la gloire altère,
Ce soir ils joncheront la terre
S'ils ne sont pas les fiers vainqueurs.

Aspire la douleur des mères
Qui voient les fils de leur amour
Te suivre, au fracas du tambour,
En raillant leurs plaintes amères.

Mais je sais un encens subtil
Charmant mieux ton âme inclémente :
C'est la torture de l'amante
Disputant l'amant au péril.

Ah! les baisers mouillés de larmes,
Les beaux bras tordus vers les cieux,
L'étreinte folle des adieux
Qui meurtrit le sein sur les armes!

Ah! la poignante volupté,
Bonheur dernier qui martyrise,
Ah! l'extase qu'un sanglot brise
Aux pieds de ta divinité...

Ce sont là de rares délices
Dont se délecte ton orgueil.
Avant le carnage, le deuil
Et l'incendie et les supplices.

Pourtant je veux t'offrir ce soir
Une fête encore plus belle,
Car jamais il n'en fut de telle
Sous les brumes de l'encensoir.

Hélas! c'est ma propre détresse...
Mes pleurs sont la libation...
J'immolerai ma passion,
Ensemble victime et prêtresse.

J'aimais d'un amour immortel
Le beau guerrier à l'âme altière.
J'ai voulu porter sa bannière,
Pour lui j'ai déserté l'autel.

Il osa rompre le serment
Qui nous faisait une seule âme.
Il voulut éteindre la flamme,
S'éveiller de l'enivrement.

Moi, je veux éteindre sa gloire,
Briser l'imbrisable lien
Qui liait à son cœur le mien :
Je veux cette horrible victoire.

Devant tes yeux je veux briser
La coupe où j'ai bu les ivresses.
O Mort ! interromps les caresses,
Donne ton unique baiser.

J'ai pris le sabre de bataille
Et sans trembler, vois, c'est ma main
Qui peut, en ce robuste sein,
Ouvrir une mortelle entaille

Et crispant mes doigts dans le sang,
J'arrache, au ruissellement rouge,
Le cœur traître qui fume et bouge,
Son noble cœur tout frémissant...

LE PRÊTRE ET LE DIEU

Hors du sol noir, bloc d'or, au feu tu m'as jeté,
Et je devins un dieu!... Quel long frisson de joie
M'éveilla, quand ta voix, criant ta volonté,
M'appela dans le temple où mon orgueil flamboie!

Ta parole m'anime, ô créateur! En moi,
Comme une onde de sang, sa caresse sonore
Frémit, roule, me brûle et tout me vient de toi,
O maître! Ton regard est ma première aurore!

Je me vois dans ton âme ainsi qu'en un miroir,
Plus haut que ton esprit ton audace m'élève,
Et je suis ton amour, ton désir, ton espoir :
O gloire ! Je suis dieu par l'ordre de ton rêvel...

Et voici que mon nom s'allume en un éclair :
Impérieux, ton bras levé le montre aux hommes :
« Il faut craindre et trembler du plus humble au plus fier. »
Tous redisent alors le nom dont tu me nommes.

De mon temple superbe ils montent les chemins,
L'emplissent, éblouis du feu de l'auréole :
On m'adore, on me prie, on tend vers moi les mains,
Et la clameur se brise aux ors de la coupole.

La victime gémit, les quatre pieds liés ;
Le sacrificateur l'égorge sur la dalle ;
Des brumes de parfums envoilent les piliers ;
Un effluve d'amour avec l'encens s'exhale.

Et toi le divin prêtre, accoudé sur l'autel
Tandis que l'hymne saint qu'accompagne la lyre,
Fervent et triomphal, me proclame immortel,
Tu contemples ton œuvre en un muet délire.

Tu pleures, enivré de ma splendeur; la loi
Par toi-même est subie et je bois ta prière.
Vois, ma divinité, sous ton ardente foi
Dans l'infini projette un spectre de lumière.

Mais ton cœur est saisi d'un impossible espoir...
Devant le troupeau vil, tu clos le tabernacle,
Et seul, éperdument, de moi tu veux savoir...
Ta voix qui me conjure ordonne le miracle.

Tu veux savoir le mot que tu ne m'as pas dit,
La réponse au « pourquoi » de l'âme inassouvie;
Tu veux forcer le seuil, par la mort interdit,
Pour connaître la fin de l'homme après la vie.

Ton douloureux désir qui jamais ne s'endort
Les nuits après les jours de son cri me harcèle,
En me faisant vibrer comme une harpe d'or,
Sans m'arracher le mot que l'implacable scelle.

Tu tressailles pourtant quand l'impétueux flot
De ton vouloir tenace et qui vers moi s'élançe,
Refluant vers ton cœur se mêle à ton sanglot
Comme si l'inconnu rompait le lourd silence;

Lorsque ta longue extase embaumant le saint lieu
T'enveloppe et te rend ta caresse de flamme;
Quand tout ce que de toi tu dardes sur le Dieu
Rejaillit en faisceau de rayons dans ton âme.

Haletant, tu crois voir luire l'instant divin
Du miracle, ta chair palpite en un vertigè...
Mais l'ombre reste l'ombre et ton effort est vain :
Ton cœur désespéré voit mourir le prestige.

Un sinistre regard est monté de tes yeux :
Ta foi sous le doute a sombré ; mon auréole
Se ternit comme un astre en un soir pluvieux ;
Le souffle de la mort a passé sur l'idole.

De l'autel renié le prêtre est descendu.
Il brise l'encensoir et dans un cri suprême
Me maudit et s'éloigne en un geste éperdu !...
J'écoute longuement l'écho de son blasphème...

Mon temple, par le peuple, est bientôt déserté,
Et, dans la solitude où le temps s'évapore,
Pleure le souvenir de ma divinité,
Tandis que le parfum de l'encens flotte encore.

Le troupeau qui m'aimait me redoute à présent,
Nul n'ose me saisir d'une main sacrilège,
Car on me reconnaît un pouvoir malfaisant
Et du mauvais génie on évite le piège.

Des nuits, des jours, des nuits, et c'est le chacal seul
Qui hurle et se lamente où chantait la prière.
Le lierre étend partout un sombre et froid linceul,
Et le parvis sacré s'émiette en poussière.

Mais le temple a fléchi sous un suprême choc.
La tourmente sur lui semble assouvir sa rage;
Le feu du ciel refait de moi l'informe bloc...
Tout croule, je m'abîme au fracas de l'orage.

Le silence et la nuit m'enlissent à jamais,
Mon pouvoir, mon orgueil, la splendeur de ma face,
Même le souvenir des cœurs que j'enflammais,
Tout est anéanti, tout est mort, tout s'efface...

11

AU GRÉ DU RÊVE

LA PIVOINE

Elle riait, collant son front lisse au treillage,
De voir trembler, dans l'or du ciel occidental,
Le toit de la pagode aux grelots de métal
Et de compter, sur l'eau, les perles d'un sillage.

Près d'une porcelaine où, seule et sans feuillage,
Une pivoine rêve à son jardin natal,
Elle faisait chanter le tuyau de santal,
Ou peignait d'oiseaux fins le dos d'un coquillage.

Pourquoi donc, oubliant les soirs de cuivre roux,
Les jonques, les pinceaux et la flûte à huit trous,
Mord-elle un ongle étroit aux luisants de sardoine?

C'est qu'elle a vu passer, doux en la regardant,
Un poète... Son front n'a plus qu'un rêve ardent,
Comme la porcelaine où trempe une pivoine.

LA MER

A Léon Dierx.

La mer est une amante éperdument éprise
Du ciel capricieux qui la courbe sous lui,
Caressante, lorsqu'il l'effleure d'une brise,
Boudeuse, quand à l'aube aucun rayon n'a lui.

D'un effluve brûlant il l'enlace, aujourd'hui,
Demain, de l'ouragan la fouaille et la brise.
Alors, clamant sa peine et son mortel ennui,
Elle se cache en un linceul de brume grise.

Ce voile, il le déchire, apaise les sanglots
De l'esclave. Elle rit et défronce ses flots,
Car maintenant c'est un poème qu'il compose,

Avec de la lumière et des teintes de rose,
D'émeraude, d'azur, d'or, de pourpre ou de miel,
Et l'amoureuse mer donne la rime au ciel.

SUPRÊME BEAUTE

A Henri Monod.

O morts! pourquoi, sitôt votre souffle exhalé,
Quand une main pieuse, en tremblant, vient de clore
Vos yeux, voit-on, ainsi qu'une aube pâle, éclore
Sur vos traits la beauté du lys immaculé?

Celui qui vous survit, sous les pleurs accablé,
Lorsque de l'agonie émerge cette aurore,
Croit saisir un signal : « l'au revoir » qu'il implore,
Jeté, du seuil de l'inconnu, comme une clé.

Cette beauté des morts, lumière souveraine
Qui rajeunit leur face et qui la rassérène,
Qu'est-elle?... Le reflet de l'immortalité?

Ou bien l'apaisement de la chair torturée,
La paix de la matière à jamais délivrée
De l'âme, et que reprend l'insensibilité?...

FŒHN

Un souffle aventureux, attiédi, cajoleur,
Lutine effrontément l'hiver sombre et morose,
Et le triste dormeur que la glace ankylose
S'éveille et s'attendrit sous la douce chaleur.

Il voudrait déchirer ses brumes sans couleurs
Pour garder la caresse en montrant un ciel rose
Et chanter, comme avril, sur l'églantine éclosé...
Mais les oiseaux sont loin et le bois est sans fleurs.

Et quand du vrai printemps la marche triomphale
Sonnera sa fanfare au bord de l'horizon...
Hiver, tu feras place à la jeune saison :

Laisse pleurer la nue et gémir la rafale,
La brise t'a déçu... Retourne à ton ennui
Et, morne, rendors-toi dans le froid et la nuit.

CONSEILS

De ta jeunesse en fleur comme l'arbre au printemps,
Garde bien les espoirs des corolles fragiles :
Les vendanges, hélas ! sont trop souvent stériles,
Abrite ton verger du gel et des autans.

Ne laisse pas faiblir l'ardeur de tes vingt ans,
Ni sombrer l'idéal aux banales idylles.
Cultive éperdument les divines argiles
Où mûriront les fruits de tes rêves constants.

**Chante! Et pour le poème accorde bien la lyre,
Car l'instrument faussé ne saurait plus le lire :
Ta grâce est un reflet de la divinité.**

**Donc, respecte ton corps qui te vêt de beauté,
Aime, d'un même amour, et l'autel et la flamme :
Alors dans tes regards rayonnera ton âme.**

LE NÉPENTHÈS

Oh! laisse-moi tes yeux, qui seuls me sont cléments!...
Ils semblent me promettre, en leur chaude caresse,
Tout ce que ton cœur froid refuse à ma tendresse,
Et démentir ce cœur par des aveux charmants.

Laisse-moi tes regards dont les rayonnements
Illuminent la nuit de mon âme en détresse,
Ils sont le népenthès et l'idéale ivresse...
Ils me font défaillir sous leurs longs frôlements.

Je n'écoute plus rien en ce monde frivole,
De tous ses vains attraits mon doux rêve m'isole
Sans que j'ose penser qu'il peut me décevoir.

Oh! laisse-moi tes yeux et ce que j'y crois voir,
Ne rétracte jamais, s'ils mentent, leur mensonge,
Pour ne pas m'éveiller du chimérique songe!

A RICHARD WAGNER

Le jour de sa fête.

Dans ta grandeur superbe, ô maître, je te plains.
Car semblable au soleil qui dans l'azur s'élève,
Flambeau vivant, tu vas vers ton farouche rêve
Par une voie inaccessible à nos chemins.

Qu'importent les lauriers dont on charge tes mains?
L'émoi de tant de cœurs, renouvelé sans trêve,
Comme la vague après la vague sur la grève?
Qu'importent ces tributs à tes vœux surhumains?

Car tu vas seul et je te plains, porte-lumière,
Je te plains d'ignorer l'extase et la prière
Qui brisent nos genoux aux pieds de ton autel,

Et de ne pas connaître, âme d'infini pleine,
L'ivresse d'adorer comme l'humble mortel :
Le Christ dut envier l'amour de Madeleine.

VERS BRODÉS

SUR UN COUSSIN DE SATIN ROSE

Pour la fête de R. W.

Si sur toi son pied se repose,
Mon front t'enviera cet honneur.
Mais dans l'espoir que ton sein rose
Supportera le poids vainqueur
De son front, las d'apothéose,
J'ai sous tes plis cousu mon cœur.

TIGRE ET GAZELLE

Dans les temps, je me le rappelle,
Quand j'étais tigre, ivre de faim,
C'était toi, la tendre gazelle
Qui fuyais au désert sans fin...

Pour vivre il me fallait ta vie.
Un désir fou creusait mes flancs,
Et je t'ai longtemps poursuivie
Sous le feu des midis brûlants.

Par monts et vals, bois et clairières,
Sur tes pas j'allais sans répit,
Et près des haltes familières
Je guettais, dans l'ombre tapi.

Auprès de la source où, furtive,
Pour boire tu penchais le front
Vers le frais cristal de l'eau vive,
Enfin, je t'ai prise d'un bond!...

J'ai saisi ta chair pantelante,
Pour la dévorer au soleil...
Tu râlais sous l'étreinte lente
Et je buvais ton sang vermeil.

Le goût m'est resté sur les lèvres;
C'est pourquoi, lorsque je te vois,
J'éprouve en d'inquiétantes fièvres
La faim farouche d'autrefois,

Une très âpre convoitise,
Un si poignant et fol amour,
Que d'un rêve j'ai la hantise :
C'est d'être la proie à mon tour.

Mais je lis dans tes yeux étranges
Le trouble de l'ancien effroi...
Tu te souviens, car tu te venges
Et je fus moins cruel que toi...

LE VITRAIL

Que le temps soit très clair, morne ou trempé de pleurs,
Entre mes yeux et lui le vitrail s'interpose
Et me montre un beau ciel, de toutes les couleurs,
Qui rit de maille en maille et se métamorphose.

Il embellit le jour, mais il n'est rien sans lui.
Toute lueur émeut la verrière et l'embrase ;
On dirait un écrin sitôt que l'aube a lui :
Ambre, rubis, saphir, émeraude, topaze !

Un portique léger s'ouvre sur un réseau
D'améthystes; plus loin, l'arabesque bifurque,
Et dans un disque pourpre, au milieu de l'arceau,
Est le nom de mon père, écrit en langue turque!

Des colonnes d'azur où l'or est enroulé
Ont l'air de soutenir l'édifice fragile,
Qui vibre et tremble, avec un cliquetis fêlé,
Aux roulements lointains qui grondent par la ville.

Je l'aime, ce vitrail me voilant l'univers,
Car pour mes yeux longtemps il filtra la lumière.
Les jours de ma jeunesse, en passant à travers,
L'ont doré d'un rayon de l'aurore première.

LA VESTALE

La neige des hauteurs, ironique, consent
Au baiser du soleil qui ne peut la dissoudre.
Le volcan livre au ciel son cœur incandescent
Et reçoit, impassible, ou l'ondée ou la foudre.

L'oiseau n'a nulle peur de se précipiter
En folâtrant tout près d'un insondable abîme,
Sans risque même il peut un moment s'y jeter,
En un joyeux coup d'aile il regagne la cime.

Le sphinx pensif, les yeux ouverts sur l'inconnu,
Laisse l'audacieux, que son sourire charme,
S'efforcer de graver un nom sur son sein nu :
Contre le granit rude il va briser son arme.

En défiant l'ivresse et les troubles du cœur,
La vestale un instant s'assied près des bacchantes,
Elle mouille sa lèvre à la rouge liqueur,
Elle essaye en riant la couronne d'acanthés,

Puis, tranquille, revient vers le divin autel
Où luit sans s'obscurcir l'inextinguible flamme;
Bûcher dévorateur de tout rêve mortel,
L'amour pur et sacré sur qui veille son âme:

GLAIVE FLAMBOYANT

Il faut porter sa croix et boire les calices,
Pour l'orgueil d'être pur, chèrement acheté,
Et respecter, au seuil des suprêmes délices,
Le glaive flamboyant qu'y met la volonté.

CENDRE ET FUMÉE

L'enfant n'est pas encore et le vieillard n'est plus.
Pour vivre ce n'est pas assez que l'homme naisse
Et l'on ne doit compter dans les jours révolus
Que les jours consumés au temps de la jeunesse.

De l'ombre initiale on monte, peu à peu.
A peine a-t-on gagné le faite, il faut descendre.
La vie humaine, hélas! est telle que le feu,
Qui commence en fumée et qui finit en cendre.

L'OISEAU POÈTE

Là-haut, c'est toi-même, ô poète!
Libre et presque immatériel,
C'est ton esprit, cette alouette
Envolée au plus haut du ciel.

Car c'est ton rêve qu'elle chante
En s'efforçant vers la clarté,
Le vain rêve ailé qui t'enchante,
Mais par ta chair est garotté.

AU GRÉ DU RÊVE

Vois, l'oiseau plane en une extase,
Perdu dans l'or du firmament,
Le soleil flamboie et l'embrase,
Le nimbe glorieusement.

Et ton poème, il le déclame,
L'égrène aux quatre coins des cieux,
L'appel inlassable qui clame
Vers l'au-delà mystérieux.

Il est le prêtre de ton culte
Et d'un vol qui t'est défendu ;
Il porte vers l'éther occulte
L'hymne de ton cœur éperdu...

Tout est dit : La voix fait silence,
L'oiseau tombe au sillon obscur...
Mais ton chant, poète, s'élance
Plus haut dans l'insondable azur.

AMOUR AILÉ

Toi qui portes ta prière
En plein ciel, et tout le jour
T'élèves vers la lumière,
Pâmé de joie et d'amour,

O toi dont le chant ruisselle,
Perles de cristal et d'or!...
Je suis jaloux du coup d'aile,
Je suis jaloux de l'essor.

Qui peut te donner l'ivresse
De te baigner dans l'air bleu?
Toi que le rayon caresse,
Loin de nous, plus près de Dieu!

Or, voici que ta compagne,
Qui partage ton émoi
Et du regard t'accompagne,
D'un élan monte vers toi.

O frisson plein d'étincelles,
Amour au ciel emporté!
Un baiser ayant des ailes,
Idéale volupté...

L' OUBLI .

Le désert du silence et son aridité
Ont desséché mon cœur des rêves déserté.
Les arbres sont flétris, l'oasis n'a plus l'ombre
Où s'abritait ton front sous les palmes sans nombre,
Et le ruisseau jaseur, azuré par tes yeux,
Qui, redisant ton nom, le faisait glorieux,
Est tari dans sa source et bu par la poussière;
L'oiseau, ne trouvant plus la moisson nourricière,
Chante son chant dernier de son souffle affaibli
Qu'emporte à tout jamais le vent froid de l'oubli.

BARCAROLLE

I

Le flot bleu berce mon rêve,
Il m'entraîne au gré des vents,
Et je veux voguer sans trêve
Loin du monde des vivants.

Je m'envole dans la lumière
Vers les infinis de l'amour
A tout jamais.

AU GRÉ DU RÊVE

II

A la brise caressante ,
Je dis tout bas mon secret
Et le doux nom de l'absente...
L'Océan sera discret.

Qu'importé ma vaine prière
A toi que j'ai fui sans retour
Et que j'aimais?

III

J'ai l'amour et je l'empôrte,
Mon cœur étreint ta beauté,
Et mon ivresse est si forte,
Qu'il lui faut l'immeñsité.

Le rêve vaut mieux que la vie
Et de toi j'ai l'âme ravie
A tout jamais.

L'OISEAU BLESSÉ

Mon cœur est tombé dans ta main,
Pauvre oiseau blessé qui palpite...
Le veux-tu, dans ce doux écrin
Où peut-être il guérira vite?

Ne va pas d'un geste inhumain,
A la tendre pitié rebelle,
Toi qui déjà lui brisas l'aile,
Le jeter là, sur le chemin.

64 AU GRÉ DU RÊVE

Ne vaut-il au moins qu'on le plaigne?...

Laisse-le dans ce doux écrin

Se mourir... Oh! vois comme il saigne!...

Mon cœur est tombé dans ta main.

ATTAR-GUL

Mieux que le flacon d'or, attiédi sur mon cœur,
Où la rose a saigné la suave liqueur
Qui sourd de son cachot et subtile se glisse
En exhalant l'haleine exquise du calice;

Mieux que le flacon d'or à l'arôme endormeur
Ta présence distille un fluide charmeur...
Il m'enveloppe ainsi que le voile de brume
Qui se tisse en plis fins quand l'encensoir s'allume;

L'air en est engourdi dans un enivrement
Où le silence ému chante très doucement...
Il déroule un lasso de délicieux rêves
Pour arrêter au vol les minutes si brèves.

Et lorsqu'en t'éloignant tu romps le cher accord,
L'harmonieux parfum longtemps persiste encor :
Il embaume l'absence et les heures moroses
Mieux que le flacon d'or qu'emplit le sang des roses.

GHAZEL

A Reine et à Paul Hillemacher.

Ah ! cesse, rossignol, de crier ton tourment
Et de te plaindre aux nuits des rigueurs de la rose.
N'as-tu pas son parfum, insatiable amant,
Quand près de sa beauté ton aile se repose ?

Le léger papillon aime bien mieux que toi.
D'un impétueux vol, pour mourir dans la flamme,
Il s'élançe, ébloui, sans plainte et sans effroi,
Vers l'ardente caresse où va fondre son âme.

Et la lune?... l'amante aux tremblantes pâleurs,
Qui, muette, poursuit le bien-aimé splendide,
Elle roule sans fin, noyant la nuit de pleurs,
Car devant son amour toujours le ciel est vide.

Mais au moins le soleil lui jette ses rayons ;
L'oiseau boit le parfum de la rose orgueilleuse ;
Le papillon qui vole aux rouges tourbillons
Savoure en expirant la brûlure amoureuse.

Et moi ! moi ! je n'ai rien pour assouvir mon cœur !
Ni parfum, ni rayon, ni caresse cruelle.
Celle qui m'a broyé sous son talon vainqueur
Ne saura même pas que je suis mort pour elle !

D'APRÈS SAADI

Je suis tout près de toi, mais ne peux te saisir...
La coupe du baiser se refuse à ma bouche,
Et, près du puits scellé, pour mourir je me couche,
L'âme et le corps brûlés au feu de mon désir.

Ainsi, dans le désert, à la peine succombe
Le chameau, cheminant sous un trop lourd fardeau,
La lèvre desséchée, il tombe sur sa tombe,
Et meurt de soif, lui qui portait la charge d'eau !

LE DÉPART DES MUSES

A Robert de Montesquiou.

Vous n'avez pas voulu la plainte des adieux
Ni voir déborder l'eau sur les rives des yeux...
Les Muses pour s'enfuir ont envoilé leurs charmes,
Et notre cœur a bu nos inutiles larmes.

VÉNUS CHEZ DIANE

A la Comtesse Greffulhe.

Diane a convié Vénus en la forêt...

Et la reine d'amour, toute pâle d'ivresse,

Les bras noués au cou de Tannhäuser, paraît...

Sa turbulente cour autour d'elle se presse.

Le faune, la bacchante et la nymphe aux beaux yeux,

Le satyre velu, bondissent sur ses traces;

Et les couples d'amants, languides ou joyeux,

Entourent en dansant le groupe des Trois Grâces.

Un dieu prête sa voix aux cris de volupté,
Un glorieux fracas gouverne le tumulte...
Et l'impudique ardeur se revêt de beauté;
La folle bacchanale est le rite d'un culte.

Et c'est pourquoi Diane écoute et voit ce jeu
Sans déplaisir, sourit même, à l'ivresse brève.
Mais aux amours où l'âme est mêlée, elle rêve,
Sous son nimbe lunaire idéalement bleu.

A SUZANNE

Défends-toi des niais, défends-toi de l'ennui,
Des cœurs sans idéal qui partout font la nuit;
Combats pour la beauté, combats pour la lumière :
En ce noble tournoi je t'arme chevalière!

A SUZANNE

Ton amitié m'a fait comme un nid duveté,
Où ne m'atteignent plus ni le vent ni l'orage;
L'oiseau de mon esprit a de nouveau chanté
Et remonte gaîment le noir courant de l'âge.

L'arme, qui se rouillait inerte dans ma main,
Est de nouveau fourbie et prête à la bataille;
Et puisque tu le crois, c'est hier, non demain :
La walküre a son casque et redresse sa taille.

En avant !... J'ai plongé dans le Styx de ta foi,
Et nous vaincrons le temps et ses ruses moroses.
Fondons sur l'adversaire, en reniant sa loi,
Allons reconquérir des lauriers et des roses !

LA FAÇADE DE L'HOTEL KINSKI

À Madame Ch. de Pomairols.

O charme de la ligne, inscrite sur les cieux
Par la noble demeure au style précieux !
Perfection du goût ! Temple de l'opulence !
Hymne architectural ! Musique du silence !

Toujours le blanc fronton penche son angle pur,
La colonne ionique est debout vers l'azur
Et le parvis laiteux, aujourd'hui solitaire,
Aux choses d'autrefois songe en sa grâce austère.

Il évoque ceux-là qui ne reviendront pas,
Marquis, dames, traînant la soie et le lampas,
Princesses, souriant sous les coquettes mantes,
Et les amants, parés autant que les amantes.

Ils ne sont plus, mais ce qu'ils furent est conté
Par leur rêve qui chante en la pierre sculpté :
L'Amour, entre les arts, Peinture et Poésie,
Lance un trait, imprégné de fiel et d'ambroisie.

Ceux qu'il blessa sont morts, seul l'amour est vivant ;
Il est seul regretté, bien qu'il soit décevant,
Il parfume la tombe et c'est toujours son leurre
Que le fantôme aimé du fond de l'ombre pleure.

Hélas ! ils sont déserts les ombrages discrets
Où les prêtres du dieu ne disent plus l'office,
On ne voit plus fumer l'encens du sacrifice
Et les griffes des sphinx posent sur les secrets.

Mais Éros saura bien trouver d'autres victimes,
L'arc tendu, sans répit il prépare ses crimes...
Et je fuis la façade où cet archer moqueur,
Dans son cadre embusqué, semble viser mon cœur!

SOIR DE CHINE

A S. E. Liou-She-Shun.

Sur le ciel fin, d'or et d'orange,
S'étage, en la gloire du soir,
La haute tour qu'entoure et frange,
Aux toits, l'aile d'un dragon noir.

Le lac, qui se ride en losange,
La renverse dans son miroir
Et vers ce reflet, très étrange,
Le saule penche pour mieux voir.

Accroupi dans sa barque frêle,
Un homme frêle, d'un doigt grêle,
Le vibrant pi-pa de santal

Et sur un ton très aigu chante...
Brisant l'air clair, sa voix touchante
Jette au ciel des cris de cristal.

A FEU S. E. YU-KENG

MINISTRE DE CHINE

Pour le remercier d'un poème.

Comme une graine, au vent jetée,
Par une rafale emportée
J'ai fleuri, loin du sol natal,
Sous le brouillard occidental.

Mais, dans mon ennui nostalgique,
Toujours vers l'Orient magique
Mon rêve, au tournesol pareil,
Se tourne vers le vrai soleil.

Loin de la glorieuse aïeule,
Je me sens orpheline et seule,
Et dans mon cœur jamais lassé
Veille le culte du passé.

O Yu-Keng! illustre poète,
Par vous la Chine me fait fête
Et, comblant mon plus cher souhait,
Pour son enfant me reconnaît.

LE PARADIS DES POÈTES

A S. E. Soueng-Pao-Ki.

O glorieux séjour! Tchann-Gann, palais de rêve!
Où les sages avaient l'empereur pour élève,
Car Minn-Hoang devant eux courbait sa majesté,
Estimant le génie unique royauté.

Paradis du poète!... O vallons! O clairières,
Qu'un essaim de beautés, pacifiques guerrières,
Parcouraient, au galop de leurs chevaux neigeux,
En lançant des traits d'or au nuage orageux.

Lacs, où sur les lotus le saule se balance,
Cèdres, dont l'ombre lourde abrite un frais silence,
Marbre, porphyre, jade, émaux de pourpre et d'or,
Colonnade superbe où le dragon se tord!...

Jadis, dès que l'aurore avait séché les marches,
Sous les voûtes d'azur de la porte à trois arches,
On voyait défiler les princes et les grands,
Dans l'ordre que le rite imposait à leurs rangs.

Sous les perles du store, orgueilleuse et charmante,
Se penchait mollement l'impériale amante,
Et tous les courtisans, qui l'égalaient aux dieux,
Saluaient, en passant, son rire radieux.

Et voici, haut portés, les deux écrans de plume...
La cloche et le tambour alternent... l'encens fume...
Un cri : « Prosternez-vous ! » C'est l'instant solennel :
Sous un flot de clarté paraît le Fils du Ciel.

Il s'avance, au fracas de la marche ancestrale...
Puis l'on s'assemble, autour du trône, dans la salle,
Et l'on soumet des lois aux décrets du Conseil...
Mais l'empereur, distrait, songe au rire vermeil,

A Tai-Tsun, qui vaut plus, à ses yeux, que l'empire,
A ces vers commandés pour lui plaire... il soupire ;
Ses poètes ! il a hâte de les revoir...
Et il s'en va vers eux, obsédé du pouvoir.

C'est ainsi qu'au verger des Senteurs Enivrantes,
Faisant vibrer le luth, au bord des eaux courantes,
Près de l'auguste ami, jusqu'à la fin du jour,
Les poètes chantaient la nature et l'amour.

Les siècles ont passé, brisant tout ce qui passe :
Le renom des héros, la puissance, la grâce ;
Mais les fleurs de l'esprit, qui ne se fanent pas,
Parfument les tombeaux et bravent le trépas.

Li-Taï-Pé, Thou-Fou, merveilleuses étoiles,
Sur vous le morne oubli n'a pu tisser ses toiles,
Vous traversez les temps d'un rayonnement tel
Qu'illuminé par lui, Minn-Hoang est immortel.

A L'IMPÉRIAL CAPTIF

I

PREMIÈRE VISION

Le poids de tes douleurs dont je n'ai pas souffert
Lorsque, sans t'avoir vu, ton sort hantait mon rêve,
S'écroule sur mon cœur comme des blocs de fer,
Et dix ans de torture écrasent l'heure brève.

Devant toi je comprends : Le crime des vainqueurs
Me fait ton ennemie et j'en porte la peine.
Hélas ! hélas ! aussi pour moi sont tes rancœurs,
Même en pleurant sur toi je n'ai droit qu'à la haine.

Tout le passé, tout le présent, en une fois,
Me submergent de leurs flots amers; sans courago
C'est moi qui crie : à l'aide, et c'est ta douce voix
Qui m'apaise; ta main me sauve du naufrage.

Tu dis : « Pourquoi pleurer?... Oublions ! Tout est vain,
Hors de garder son âme et son honneur sans tache. »
Car il pardonne et semble en son geste divin
Le santal abattu qui parfume la hache.

II

PORTRAIT

L'Orient merveilleux nimbe de sa lumière
Le fils que lui ravit l'Occident carnassier,
Heurtant les doux rayons de l'aurore première
A l'éclair des canons, aux lueurs de l'acier.

Hautain, triste et charmant, il subit la contrainte
Des vulgaires contacts lésant sa majesté ;
Mais il a su garder, sans colère ni crainte,
L'âme libre de qui n'a pas démerité.

III

NOM DE RÈGNE

- H** Hauts vallons de l'Annam, forêts, gorges sauvages!
A Asile du Dragon poursuivi par des loups,
M Monts du Laos, Ban-Tong, Quang-Bing, souvenez-vous.
- N** Ne laissez jamais fuir l'âme des anciens âges,
G Gardez-la, comme il fait, lui, malgré tant de coups,
H Héros vaincu, mais non dompté par les servages :
I Il est debout, parmi les lâches à genoux.

IV

FILS DU PRINTEMPS

Theu-Sounn ! Fils du Printemps ! tes fleurs à peine écloses
S'effeuillèrent au vent d'un orage brutal
Qui brisa d'un seul coup les espoirs et les roses,
Fit crouler les palais de laque et de santal.

Ton pays déchiré, ta race désunie,
Le matin de ta vie éclaboussé de sang,
A tes pieds le Dragon tordant son agonie...,
Ainsi s'ouvrit ton règne, ô prince adolescent!...

Mais tu seras grandi par la douleur féconde;
Le barbare attentat, l'infâme trahison
T'ont fait perdre un empire, ils te donnent le monde
En ouvrant devant toi tout l'immense horizon.

Poètes et penseurs, vrais maîtres de la terre,
Te font place auprès d'eux, divins consolateurs;
Les arts délicieux et la science austère
Te livrent le trésor des germes créateurs.

En ton puissant esprit, délivré de tous voiles,
Le génie éclora, suprême royauté,
Pour que ton nom fleurisse, au jardin des étoiles,
Dans l'éternel printemps de l'immortalité.

III

BADINAGES



SONNET DÉCADENT

Outremer, ambre, rubis : c'est le jour.
Joyaux, prisme, sur la dalle il frissonne.
Aux froides stalactites, rien ne sonne ;
Le silence ogival fuit au détour.

Les mains jointes, les pieds droits, l'ombre autour
Effaçant ce que l'albâtre emprisonne.
Gerbes d'élangs mystiques, mais personne.
Lointains sonores, lys, tremblant amour,

Muet, le grillage embaumé d'aveux.
Hors des paumes, l'or jaillit en cheveux.
L'aiguille d'un rayon vient compter l'heure.

Sur le mort d'ivoire, s'éteint le sang.
L'écrin meurt, aux plis imprégnés d'encens,
Et, dans l'invisible, la nuit demeure...

BULLE DE SAVON

D'un souffle la bulle est née,
Et la frêle éclosion
S'élance en la vision
D'une longue destinée.

Beau globe de cristal clair,
Comme un astre par l'espace,
Elle oscille, roule, passe,
Silencieuse dans l'air.

BULLE DE SAVON

Et des prismes, des féeries
S'ébauchent dans sa clarté,
C'est un palais enchanté,
Un écrin de pierreries,

Un monde artificiel,
Où l'on voit d'exquises choses :
Des lacs, des jardins, des roses,
Et même on y voit le ciel.

Mais un choc brise le charme,
Azur, prisme, taillis verts,
Tout l'adorable univers
Se résout en une larme.

LEGENDE ARABE

A Clermont-Ganneau.

Il y avait dans Ecbatane
Une très hautaine sultane,
Plus belle que le plus beau jour,
Qui pourtant dédaignait l'amour.

Elle était sévère et cruelle
A ceux qui se mouraient pour elle,
Jurant qu'aucun n'aurait son cœur.
Mais toujours l'amour est vainqueur.

Il arriva, pour sa défaite,
Que, dans la ville, un jour de fête,
L'Hébreu Joseph entra le soir,
Et sous un figuier vint s'asseoir.

Or, la sultane à l'âme altière
Le vit du fond de sa litière.
Soudain son orgueil fut dompté,
L'amour brisa sa volonté.

Toutes les femmes d'Ecbatane
Se moquèrent de la sultane
Qui s'était éprise à son tour;
Surtout les dames de la cour.

Ah! ne me gardez pas rancune,
Dit la reine. Il n'en est aucune
Qui n'aimerait un tel amant.
— Voyons s'il est si beau, vraiment?

Et les odalisques narquoises,
Les cheveux ornés de turquoises,
S'assemblèrent à petit bruit,
Rieuses, en pelant un fruit.

Mais quand parut le beau jeune homme
Au front d'albâtre, au regard froid,
Toutes, croyant peler la pomme,
Se coupèrent le bout du doigt.

BILLET A ROBERT DE MONTESQUIOU

Du Pré-des-Oiseaux, Dinard.

Quel plaisir, ami!... Relire vos vers,
Leurs rythmes unis à ceux des flots verts!...
Suzanne les dit de sa voix touchante,
Et de l'écouter, tout rit et tout chante...
On vogue du *Rêve* au bon *Souvenir*
Des temps où Dinard vous a vu venir...
Et l'on vous évoque, élégant et frêle...
C'est loin!... Un « hélas » au plaisir se mêle.

Si rien n'est changé sur les vertes eaux,
Ce n'est pas de même au Pré-des-Oiseaux.
La lande pelée est un vrai bocage,
Tout un peuple ailé l'a choisi pour cage.
Sauf un merle enfant, tombé de son nid,
Devenu captif; mais il me bénit
Et siffle à Siegfried le chant de sa mère...

Si vous reveniez près de l'onde amère,
Vous vous perdriez au milieu des bois
Pour y retrouver l'abri d'autrefois :
— *Carton à chapeaux* ou *Boîte à cigares* —
Nous avons le gaz, des routes, des gares...
Tout s'est transformé, fors le cœur ami,
Fier que sous son toit vous ayez dormi...
Mais fermons la lettre et sans la relire,
Vous me croiriez dame à pincer la lyre!...

ODE AU CHAMPAGNE

Couronné à un concours sur le vin de Champagne.

O Soleil, sois propice aux vendanges prochaines.
Roi de notre horizon, viens verser ta chaleur
Sur les pampres nouveaux, verdoyant dans les plaines,
O soleil, sois propice à la Champagne en fleur.

Car si tu nous manquais que deviendrait le monde,
Puissant philtre, sans ta pétillante gaîté?...
Il n'est jamais, sans toi, de fête, ô liqueur blonde,
Sans le champagne point de toast ni de santé.

Que serait un festin sans la salve joyeuse
Des bouchons détonants hors des goulots dorés,
D'où la mousse jaillit, folle et capricieuse,
Mouillant les doigts parmi les rires effarés?

Soit pour nous souvenir de quelque heure envolée,
Naissance ou mariage, ou fêter un succès;
Pour envoiler d'oubli notre âme désolée,
N'est-ce pas toujours toi qu'il faut, cher vin français?

L'on t'appelle d'un bout à l'autre de la terre,
Grâce à toi, notre nom est partout acclamé;
Des neiges de Russie aux brouillards d'Angleterre,
De l'Inde à l'Amérique, il est partout aimé.

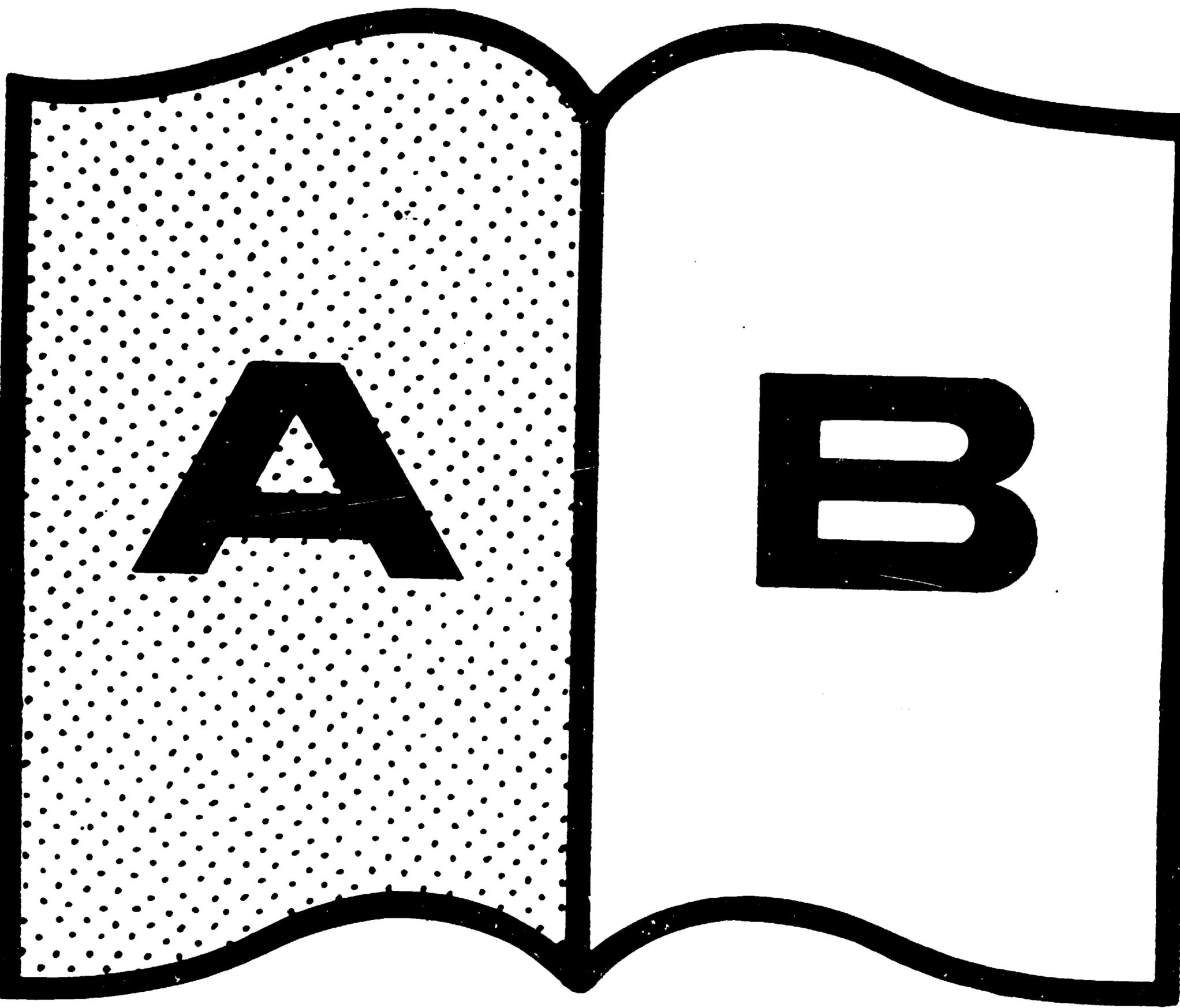
Jusque dans la débauche aux vulgaires ivresses,
En ces frivoles nuits dont on rougit au jour,
Ta magie encor prête aux vénales caresses
Un air de passion et des semblants d'amour.

Et même l'ennemi, pour boire à sa conquête
Et voir monter l'esprit sous son crâne impuissant,
Doit tendre vers la France, ainsi qu'un pauvre quête,
Le verre dans lequel il a bu notre sang.

Gloire à toi, vin léger, vin doré, vin limpide
Qui réchauffe le cœur et met la flamme aux yeux,
Exalte le courage et rend l'homme intrépide,
Qui fait le pauvre riche et le triste joyeux.

Je te bois à la France, aux arts, aux républiques,
A la fraternité de tous, aux travailleurs,
A l'espoir, à l'amour, aux aïeux héroïques,
Aux luttes de l'esprit qui nous rendent meilleurs.

O Soleil, sois propice à la Champagne en fleur!



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14

AU MONT SAINT-MICHEL

Vers improvisés pour l'album de Mme Poulard.

Jadis, quand la forêt enveloppait le Mont
Où l'archange Michel terrassa le démon,
Une fée, arrêtant la tournoyante ronde,
Dit : « Consultons Merlin sur les destins du Monde ».
Et courant vers la grotte où l'enchanteur rêvait,
Tandis qu'à l'horizon la lune se levait,
Elles se tinrent là, de verveine coiffées.
Il dit : « La mer un jour engloutira les fées.

Et, seul parmi les flots le Mont apparaîtra...
Une autre fée alors sur ses flancs renaîtra
Et vers elle, à travers les sables et la houle,
Les pèlerins du monde entier viendront en foule,
Avides de goûter l'omelette (oh! sans lard!)
Qu'au feu de ses beaux yeux cuira dame Poulard. »

IV

POUR LA LYRE

I

FRAGMENT

D'UN MONOLOGUE LYRIQUE

DEMANDÉ PAR CH. GOUNOD

LA NOVICE

C'est la dernière nuit avant le vœu suprême...
Seule, les bras en croix, sur le marbre glacé,
Je dois me recueillir et descendre en moi-même
Pour éteindre en mon cœur tout regret du passé.

O lugubre veillée! O Jésus! O Marie!
Dont je vois les regards vivre aux feux des flambeaux,
Je me traîne à vos pieds, si lasse et si meurtrie,
Vivante, ensevelie en l'horreur du tombeau.

Que sur mon humble front votre grâce s'épanche,
Sauvez-moi, doux Sauveur! et que mon cœur contrit
Redevienne désert, comme une page blanche
Où votre nom, divin époux, seul soit écrit.

Ah! loin de moi l'amour profane
Par qui la pureté se fane...
O Jésus! efface à jamais
Le nom de celui que j'aimais.
Fais que rien en moi ne tressaille
Aux caresses du souvenir...

Hélas! hélas! mon cœur défaille!...

.....

.....

II

LES NOCES DE FINGAL

POÈME EN TROIS PARTIES

(COURONNÉ AU CONCOURS ROSSINI)

A Benedictus.

PERSONNAGES

MOÏNA, fille de Starne.

FINGAL, roi du Morven.

STARNE, roi de Loclin.

COLLA, confident de Starne.

LE GRAND PRÊTRE.

CHŒURS

**Jeunes filles, Prêtresses et Prêtres d'Odin,
Guerriers du Morven, Guerriers de Loclin.**

PREMIERE PARTIE

LE RIVAGE DE LOCLIN

SCÈNE PREMIÈRE

STARNE, COLLA

STARNE

Le long des hauts rochers et du rivage antique
La trompe du Morven, éclatant sur ces bords,
Vient annoncer Fingal aux fils des héros morts.
L'assassin de mon fils entre au toit domestique!

Avec éclat.

O vengeance âpre et douce au cœur âpre et mystique,

Plus douce que la mort de l'ennemi vainqueur,
De ton philtre puissant gorge et repais mon cœur!

COLLA

Quoi! cet hymen royal qui dans ces lieux l'amène,
La main de votre fille...

STARNE

Est l'espoir de ma haine.
C'est là que je l'attends, dans mon piège attiré.
Mais silence!... Voici, sous le bandeau sacré,
La vierge de Loclin, la vierge aux blondes tresses;
Vois, Moïna s'avance au milieu des prêtresses.
O cruel souvenir de mon fils non vengé!
Puisse le spectre en pleurs de Daskor égorgé
Donner à cette enfant le courage sublime,
De ne pas défaillir au bord de cet abîme!
Comme un royal appât offert au meurtrier,
Pauvre enfant!...

SCÈNE II

LES MÊMES, MOÏNA, LES PRÊTRESSES

MOÏNA

Par Odin cher au cœur du guerrier,
Puissent les aïeux morts combler vos vœux, mon père!

STARNE

Hélas! c'est en toi seule, enfant, que Starne espère.
Le vieux roi dépouillé n'a plus dans son ciel noir
Où clament, non vengés, les spectres des ancêtres,
Que ton front pour étoile... Et pour vaincre nos maîtres,
Pour venger nos vaincus, je n'ai qu'un seul espoir :
Ta complaisance aveugle à cet hymen barbare.

A part.

Mais le ciel qui m'entend sait quel lit je prépare
Au meurtrier haï de mon fils bien-aimé.

A Moïna.

L'ennemi fou d'amour et par ces yeux chariné,
Ces yeux profonds et bleus dont il nourrit les larmes,
Au palais des vaincus vient suspendre ses armes !
Il vient, le roi Fingal, aujourd'hui filial,
Triompher sous nos toits en héros nuptial.

Courage, ma fille, fais taire
Les cris de ton ressentiment,
La vengeance est une vipère
Dont la dent mord et dont l'œil ment !
Mais jusques à la nuit, enfant, retiens tes larmes.

MOÏNA

Mes larmes ! Père aimé, mon cœur est sans alarmes !
La rosée est moins douce au calice des fleurs
Que ces pleurs à mes yeux, car l'amour fait mes pleurs.

STARNE, à part.

Que dit-elle ? Qu'entends-je ?

MOÏNA

Oh! laisse goutte à goutte
Couler mes pleurs de joie, ô mon doux père, écoute :
C'était au jour d'horreur et de funeste gloire
Où Morven à Loclin arrachait la victoire;
Captive, destinée à remplir les brocs d'or
Des vainqueurs, j'implorais et redoutais la mort :
Soudain la porte cède, un héros tout en armes
 Au travers de mes larmes
Apparaît... et soudain, défi du sort moqueur,
Le blasphème et la haine expirent sur ma bouche
 Étouffés dans mon cœur,
Et le roi du Morven, le meurtrier farouche,
 Est doublement vainqueur!
Ta main m'a destinée à l'honneur de sa couche,
Je puis donc à ton cœur confier mes aveux :
Apprends qu'il eut depuis le tribut de mes vœux
 'Et les prières de ma bouche.

STARNE, à part.

Oh! trahison? Celui qui dans le sang

Du frère a teint ses mains, ô Thor, ô Dieu puissant,
La sœur ose l'aimer!...

COLLA, bas à Starne.

Roi, cache ta colère,
Si tu veux par la sœur venger la mort du frère.

STARNE

C'est juste, il faut sourire et taire la rancœur.

A Moïna, avec une rage contenue.

Ton bonheur fait le mien, douce enfant de mon cœur;
Où j'attendais l'horreur, je trouve la tendresse :
Il ne faut rien de plus qu'un regard qui caresse
Pour conquérir une âme en en chassant l'orgueil,
Et les feux de l'amour sèchent les pleurs du deuil.

MOÏNA

Fingal, mon bien-aimé, s'avance.

Il vient, mon époux et mon roi!

Guéri de sa longue souffrance,
Mon cœur bat d'un joyeux émoi.

STARNE

Victoire à l'œuvre de vengeance,
Il est à nous, mon fils, à toi!
L'offenseur oubliant l'offense
Tend sa tête aux glaives du roi.

COLLA

Heureux vainqueur, sans défiance,
Le front haut, le cœur sans effroi,
Il vient en signe d'alliance
Offrir sa main royale au roi.

SCÈNE III

Entrée de Fingal : Guerriers du Morven, Guerriers de Loclin.

Marche. — Fanfares des Guerriers du Morven.

CHŒUR : GUERRIERS DE STARNE ET PRÊTRESSES

Vers ces lieux, il s'avance,
Le fier et jeune roi!
Guerrier plein de vaillance,
Fingal, salut à toi!

STARNE

Salut ! roi du Morven ! Gloire au jour radieux
Qui, comblant mes désirs, te ramène en ces lieux.

FINGAL

O Starne, je bénis cent fois ce jour prospère
Où je peux te donner, enfin le nom de père.

Reprise du chœur *ad libitum*.

FINGAL, à Moïna.

Dieux, comblez mon bonheur! — Moïna, dis encore
Les mots qui m'ont charmé,
Quoi! l'ancien ennemi qui t'aime et qui t'implore
De toi peut être aimé.

MOÏNA

Filles d'un pays doux et solitaire
Borné par les flots et par les forêts,
Nous pensons sans feinte et ne savons taire
Nos plus chers secrets.

FINGAL

En vain, je te fuyais, au sein de la nature :
Du même coup j'appris

Et l'ivresse inquiète et la longue torture
Dont souffre un cœur épris.

MOÏNA

Fingal, comme vous j'ai connu l'attente,
J'ai vécu des jours pleins de doute amer,
Ne pensant qu'à vous, triste et palpitante
Au bord de la mer.

FINGAL

Le calme de la nuit, l'horreur du mont sauvage,
Le silence des bois,
Tout, devant mes regards, évoquait ton image!
Partout chantait ta voix.

MOÏNA

Vous voilà pourtant, le sort nous rassemble,
L'ivresse a son tour :
Oublions nos maux et fêtons ensemble
L'immortel retour.

FINGAL.

La chanson de la harpe est moins douce à l'oreille,
Moïna, que ne sont les accents de ta voix;
La pudeur qui fleurit sur ta joue est pareille
Au ton vermeil et pur de la rose des bois.

Et c'est une ivresse inconnue
Qui jusqu'à mon être est venue
De ta chère beauté.
Astre dont la clarté m'inonde,
Comment te payer en ce monde
Tant de félicité?

MOÏNA

Et c'est une ivresse inconnue
Qui jusqu'à mon être est venue
De ta fière beauté.
Amour dont la clarté m'inonde,
Comment te payer en ce monde
Tant de félicité?

DEMI-CHŒUR : LES PRÊTRESSES

Pour l'hymen allumée.

La flamme, sur l'autel, en rouges feux s'étend.

O nobles fiancés, venez! L'on vous attend.

FINGAL

Vers l'immortel bonheur marchons, ma bien-aimée.

Reprise de la marche et chœur général.

DEUXIÈME PARTIE

LE TEMPLE D'ODIN

MOÏNA, FINGAL, STARNE, LE GRAND PRÊTRE,
JEUNES FILLES, PRÊTRESSES, GUERRIERS DU MORVEN
ET DE LOCLIN.

Cortège des fiancés. — Danses sacrées.

CHŒUR DES JEUNES FILLES

Jetons des fleurs, jetons des palmes
Sur le chemin des beaux époux
Qui viennent, sous ces voûtes calmes,
Prier aux pieds des dieux jaloux.

Le front ceint de fleurs d'asphodèle,
La vierge, dans ses voiles blancs,
Marche auprès du héros fidèle
Qui soutient ses pas chancelants.

La gloire et l'amour font cortège
A la vaillance, à la beauté!
Grand Odin, accueille et protège
Le vainqueur au bras redouté.

CHŒUR DES PRÊTRES

Odin, lumière, unique maître,
Toi qui seul diriges le sort,
Toi qui d'un regard nous fis naître
Et d'un souffle donnes la mort.

Dans ce temple où l'on te vénère
Verse les rayons de tes yeux;
Que ta bonté fasse prospère
Le destin des hommes pieux.

CHŒUR GÉNÉRAL

O jeunesse ! ô beauté !
Doux rayon qui féconde,
Donne à leur royauté
Et la gloire en ce monde
Et l'immortalité.

LE GRAND PRÊTRE

Arrêtez ! car soudain le ciel s'est obscurci !
D'un présage fatal l'oracle nous assiège,
Dans ce temple il s'allait commettre un sacrilège.

CHŒUR GÉNÉRAL

Dieux puissants, un malheur va nous frapper ici.
La colère du Ciel plane sur les époux.

MOÏNA

Freya ! Freya ! protège-nous.

LE GRAND PRÊTRE, comme inspiré.

Dans un sanglant nuage
L'ombre du héros mort
Apparaît tout en pleurs ! Le guerrier qu'on outrage
De son sépulcre sort
Pour défendre qu'ici ne s'accomplisse un crime !
Repousse, ô Moïna, le meurtrier royal :
Toi, sœur de sa victime,
N'épouse pas Fingal.

MOÏNA

O cruelle sentence !
Non !... mieux vaudrait cent fois me ravir l'existence.

FINGAL

Ah ! prêtre audacieux ! dans leur séjour divin
Laisse les morts en paix ! Cesse tes impostures.
Renonce à me braver par un mensonge vain,
Car mon glaive est rapide à punir les injures.

STARNE

Quoi! devant leurs autels tu blasphèmes les dieux
Qui peuvent sur ton front faire crouler les cieux.

FINGAL

Je ne crains pas vos dieux qui ne sont pas les miens!
C'est l'amour aujourd'hui qui m'amène en ce temple.
Prêtre, allons, hâte-toi! Consacre nos liens.
Du haut du Walhalla, le vaincu nous contemple :
Lui, noblement tombé dans un combat loyal,
Il n'a pas de rancune et sourit à Fingal.

LE GRAND PRÊTRE

Comme aux pieds des rochers l'Océan furieux,
L'insulte d'un mortel se brise aux pieds des dieux!
Ils ne t'entendent pas, Fingal, et leur clémence
Au cœur qui se soumet n'ôte pas l'espérance.

De celui qui dort non vengé

Va vers le tertre funéraire :

Du sublime héros par ton glaive égorgé,
Par des libations apaise la colère,
Va rendre cet hommage au fils de notre roi,
Et la sœur de Daskor pourra s'unir à toi.

FINGAL

A t'entendre, mon sang bouillonne dans mes veines !
Assez de tromperie et de paroles vaines !

STARNE, tremblant de colère.

Si tu n'accordes pas à mon fils cet honneur
Qui rendrait la paix à son âme,
Je reprends mes serments et te le dis sans peur :
La vierge de Loclin ne sera pas ta femme.

COLLA, bas à Starne.

Roi, tu vas te trahir!...

FINGAL

Ah ! qui donc parle en maître
En ces lieux que déjà foula mon pied vainqueur ?

On voulait prendre au piège un trop honnête cœur.
A moi, mes fiers guerriers ! Défendez-moi du traître !

MOÏNA

O Fingal ! O Fingal ! Est-ce là ton amour ?
Ah ! pour moi sans pitié, sans même voir mes larmes,
Tu sembles m'oublier aux premières alarmes
Et mon bonheur, hélas ! a duré moins d'un jour !

FINGAL

Cruelle, vas-tu donc m'accabler à ton tour ?
Faut-il sous cette injure
Sans révolte courber le front ?

MOÏNA

C'est Moïna qui te conjure...

FINGAL

Tu le veux, j'oublierai l'affront !
Il faut bien pardonner, si Moïna l'ordonne,
A son amour je m'abandonne.

STARNE, à part.

Il est à moi!... sa vie est dans ma main.

FINGAL, à Starne.

Je cède à sa prière.

Ma bien-aimée a su vaincre mon âme altière.

Du tombeau de Daskor, montrez-moi le chemin.

STARNE, avec une sourde ironie.

Ah! Fingal! Je bénis cette noble conduite.

Jamais sur mon vieux front n'a lui de jour plus beau!

Tu combles tous mes vœux. Viens donc vers le tombeau,

Suivant l'antique loi, sans épée et sans suite.

Ici, ta fiancée attendra ton retour.

FINGAL

A bientôt, Moïna... J'obéis à l'amour!

MOÏNA

Ah! noble et cher époux, mes vœux te font cortège.

STARNE, à part.

Son sang va donc jaillir sous le glaive acéré.
Et laver la défaite et l'amour sacrilège!...
O vengeance! O doux baume à mon cœur ulcéré!

CHŒUR GÉNÉRAL

Selon l'antique loi, sans cortège et sans armes,
Sur le royal tombeau baigné de tant de larmes,
Du héros non vengé qui tomba sous tes coups
Par des rites sacrés apaise le courroux.

TROISIÈME PARTIE

LE TERTRE DE DASKOR

Le bouclier et le glaive du mort sont suspendus au-dessus du tertre funéraire. — Starne est entouré de ses soldats. — Au loin, on entend la musique funèbre qui se rapproche peu à peu; c'est l'ingal escorté des prêtres d'Odin.

SCÈNE PREMIÈRE

STARNE,

frappant de son glaive sur le bouclier du mort.

Guerriers fidèles, voici l'heure!
Vous tous qui sentez au front
La honte de l'antique affront,
Qui pleurez celui que je pleure,
Guerriers fidèles, voici l'heure!

Hors du fourreau, le glaive bondissant !
Que sous vos coups le meurtrier succombe
Et qu'en filtrant sous la terre son sang
Aille enfin réchauffer mon fils mort, dans sa tombe.

LES GUERRIERS

Hors du fourreau, le glaive bondissant !
Que sous nos coups le meurtrier succombe
Et qu'en filtrant sous la terre son sang
Aille enfin réchauffer le héros dans sa tombe.

La musique funèbre se rapproche de plus en plus. — Entrée
de Fingal et des Prêtres.

SCÈNE II

CHŒUR DES PRÊTRES

Voici la colline sacrée
Où dort celui qu'aimaient nos dieux,
Où nos guerriers ont dit leurs suprêmes adieux
A sa dépouille vénérée.

FINGAL,

se tournant vers la colline.

O soldat valeureux, paix à ta cendre auguste !

Toi qui comme un chêne robuste

Fis tressaillir le sol en tombant sous le fer !

De ton trépas tous les tiens ont souffert

Et ton âme, en fuyant ta dépouille meurtrie,

Emporta dans les cieux l'âme de la patrie !

Salut ! mort glorieux, dont l'honneur ne meurt pas.

Moi-même en te frappant j'enviais ton trépas,

Et je viens, devant ta mémoire,

Incliner le laurier de ma triste victoire :

Cet hommage ne peut offenser ton grand cœur :

Celui qui, comme toi, meurt jeune et plein de gloire

Pardonne à son vainqueur !

STARNE

Non, ce pardon serait impie !

Du fond de son tombeau profané par tes pas,

Il demande vengeance et que ta mort expie

Son glorieux trépas.

FINGAL

Quoi!... C'est la trahison!... Je puis à peine y croire!

Tous contre un je vous vois!

Ah! le mort glorieux dont vous souillez la gloire

Meurt de honte, par vous, une seconde fois!

STARNE

Frappez! Frappez!

LES GUERRIERS

Qu'il meure.

FINGAL

Eh bien! donc, à mon aide!

Daskor, seul contre tous combats à mon côté!

Prête-moi ton épée, et que leur fureur cède

Devant ce glaive redouté.

Il arrache le glaive suspendu à la tombe. — Combat.

SCÈNE III

LES MÊMES, MOÏNA

MOÏNA

Courage, mon héros ! à ton aide j'accours !
Tes guerriers sur mes pas volent à ton secours.

LES GUERRIERS DE FINGAL

Fingal, combats à notre tête,
Ainsi qu'aux grands jours du passé !...
Pour toi la victoire s'apprête,
Vois fuir l'ennemi dispersé.

Fin du combat. Fuite de Starne et de ses guerriers.

FINGAL

Moïna, quel transport dans mon âme ravie !

C'est à toi que je dois la vie.

Sauvés par toi, mes jours seront heureux,
O généreuse sœur d'un guerrier généreux!
Viens, pour toi, désarmant ma trop juste colère,
J'épargnerai ton père et ces hommes félons,
Mais, viens, ma bien-aimée, allons
Allons sous d'autres cieux où le soleil n'éclaire
Ni trahison, ni lâcheté
Comme dans ce lieu détesté.

MOÏNA

Fingal, je suis prête à te suivre,
Fidèle dans l'amour comme dans le danger,
Mon cœur qui, sans toi, ne saurait plus vivre
Est fier d'avoir pu protéger
L'époux doux et vaillant dont la gloire m'enivre!
Fingal, je suis prête à te suivre.

FINGAL

Allons sous d'autres cieux,
Allons dans ma patrie

Où de tous, près de moi, chérie
Tu connaîtras des jours heureux.

MOÏNA

Allons sous d'autres cieux,
Allons dans ta patrie,
A toi mon âme! A toi ma vie!
Viens, nous vivrons des jours heureux.

STARNE, rentrant.

Caché, il a entendu les derniers mots.

Ah! misérable fille! honte de ma maison!
Sacrilège sœur d'un héros sublime!
Au vainqueur odieux qu'a fait ta trahison
Ma main saura, du moins, faire payer ton crime!

Il se jette sur Fingal, un poignard à la main, et frappe Moïna
qui s'est élancée au-devant du coup.

FINGAL,
se jetant sur le corps de Moïna.

Moïna!... Moïna!... ma bien-aimée, hélas!
Elle est morte. Son corps est inerte en mes bras.

A Starne.

Monstre dont la main lâche a frappé cette femme,
Sois maudit à jamais! Que ton nom soit infâme!
Des siècles à venir écoute les clameurs!...

MOÏNA,
revenant à elle un instant.

Ne me plains pas, Fingal, c'est pour toi que je meurs.

Elle expire.

STARNE

C'est bien! Je suis content! Car ma race funeste
Tout entière avec moi descend au gouffre noir.
Mais du moins, ô Fingal, à toi que je déteste
J'aurai légué le désespoir.

Il se frappe.

FINGAL.

Adieu, ma bien-aimée,
O mon unique amour!
Dans mon âme fermée
Flotte un rêve d'un jour.

D'un baiser de ta bouche
J'aurais voulu mourir!
C'est toi que la mort touche
Et je vis pour souffrir!

Mes jours payés des tiens sont désormais sans joie,
Sous un tel coup mon âme ploie,
Et mon courage fond en pleurs.

Adieu, chère âme, chère morte!
Je fuis ces lieux maudits, mais, en partant, j'emporte,
Avec ton souvenir, d'éternelles douleurs!

SCÈNE IV

Reprise de la musique funèbre.

CHŒUR GÉNÉRAL

Prêtresses, jeunes filles, prêtres d'Odin, guerriers du Morven.

Nul ne peut éviter tes coups, ô Destinée!

Et, par toi, sont vaincus ceux qu'on croyait vainqueurs.

Paix à ceux dont la vie est enfin terminée,

Et gardons aux vivants la pitié de nos cœurs.

LA BELLE AUDE .

POÈME LYRIQUE

A Madame C. Meyer-Zundel.

PERSONNAGES

ROLAND.

OLIVIER.

AUDE.

Dans la forêt, au printemps.

LA BELLE AUDE

ROLAND,

s'enfonçant sous les frondaisons, avec une ardeur joyeuse.

O riante forêt ! ombre mystérieuse !
Fontaine cristalline où vient boire l'oiseau !
Chants, murmures, parfums d'aubépine et d'yeuse,
Pour enlacer mon cœur vous formez un réseau !

Une langueur étrange envahit tout mon être
Sous les souffles furtifs qui me parlent d'amour.
L'âme du renouveau me brûle et me pénètre,
Il semble qu'aucun jour n'est beau comme ce jour.

O splendeur de la terre, ô douceur enivrante
Qui monte de la fleur ou ruisselle des cieux!
Je te rends mon épée, ô force conquérante,
Roland est prisonnier du printemps radieux.

AUDE,

s'avance, de loin, sous les hauts arbres; elle chante.

Un jour, en filant le lin blanc,
La vierge sur sa porte assise,
Lasse, oublia le fil tremblant
Et par le sommeil fut surprise.

Les hirondelles par les cieux,
En voyant dormir la fileuse,
Accoururent d'un vol joyeux
Tout près de la sainte dormeuse.

ROLAND, à part.

Une femme en chantant s'approche à pas légers...
N'est-ce pas mon désir qui, près de moi, l'appelle?

Je pressens à la voir d'invincibles dangers,
Car elle m'apparaît triomphalement belle.

AUDE, sans voir Roland.

Pour duveter le nid frileux
Elles volèrent des fils frêles
A ce fuseau miraculeux,
Puis s'enfuirent à tire-d'ailes,

Mais si vite que dans l'azur
Se perdit le butin fragile.
C'est depuis que dans le ciel pur
Le fil de la Vierge s'effile.

Elle passe.

ROLAND, lui barrant la route.

Ne vous éloignez pas, belle au visage clair,
Mes yeux énamourés veulent vous voir encore...
Comme un astre naissant vous éblouissez l'air,
Si vous partiez, la nuit viendrait après l'aurore.

AUDE

Étrange est ce propos, messire chevalier,
Connaissez-vous mon nom et sais-je qui vous êtes?

ROLAND

Le soleil connaît-il la fleur et le hallier,
L'homme, l'oiseau, le lac? il convie à ses fêtes
Tout l'univers, sur tous il répand sa splendeur.

AUDE

C'est vrai, mais dans le ciel il reste inaccessible.

ROLAND

Ne nous poursuit-il pas de sa brûlante ardeur?
Splendide comme lui, comme lui sois sensible.

AUDE

Faites place, seigneur.

ROLAND

Un baiser pour rançon.
Je l'attends à genoux.

AUDE

Croyez-vous que je cède,
Mon frère peut m'entendre, et c'est un fier garçon,
Qui vous fera payer, si je l'appelle à l'aide,
L'insulte avec du sang.

ROLAND

Je ne puis qu'envier
La mort, qui guérit tout, si ma belle captive
Repousse mon amour.

AUDE

Au secours! Olivier!
A moi!... Viens!...

ROLAND

O cruelle.

OLIVIER, de loin.

Aude, ma sœur, j'arrive!...

Il entre.

Quoi, cet homme, auprès de toi,

Te menaçant d'un outrage?...

La colère, par ma foi!

Gronde en moi comme l'orage!

AUDE

Son audace est à néant

Ne lui sois pas trop sévère...

OLIVIER, à Roland.

Ça, défends-toi, mécréant!

Viens le punir, Hauteclaire.

Il tire son épée.

ROLAND

Es-tu donc chevalier, pour combattre avec moi?

OLIVIER

Si je ne le suis pas, je mérite de l'être.

Olivier, fils du duc Régnier, vaut mieux que toi.

En un vaillant combat il le fera connaître.

Nomme-toi, maintenant, messire, à ton vainqueur.

ROLAND

Je suis Roland, seigneur des Marches-de-Bretagne.

AUDE, à part.

Roland ! Roland le preux, qui tant troubla mon cœur

Du bruit de ses hauts faits?...

OLIVIER

Neveu de Charlemagne,

Vous êtes un félon, je vous jette mon gant.

ROLAND

Je le relève, sire, et plains votre jeunesse.

OLIVIER

Pour quelques ans de plus soyez moins arrogant.

ROLAND

J'aurai de vous tuer une amère tristesse.

Il tire son épée.

Parais donc, ô ma Durandal,
Toujours victorieuse lame,
Malgré ta froideur de cristal,
Brille en ma main comme une flamme.

OLIVIER

Quel orgueil! Roland mon rival!
Réjouis-toi, ma fière-lame,
Et viens dans un combat loyal
Racheter l'honneur de ma dame.

AUDE

Hélas ! par un hasard fatal
J'ai d'un mot allumé la flamme,
C'est moi qui donne le signal
D'un combat qui me navre l'âme.

ROLAND, à part.

Pardonnez-moi, candides fleurs
Aussi blanches qu'une épousée,
Pardonnez si sur vos pâleurs
Jaillit la sanglante rosée.

A Olivier.

Battons-nous donc, messire, et mesurons le pré.

OLIVIER

Beau chevalier Roland, j'attends votre bon gré.

Combat.

AUDE,

à part, pendant le combat.

Sous leurs pieds le sol frissonne,
Leurs regards lancent l'éclair
Et le fer heurté résonne,
Brille, siffle en cinglant l'air.

Roland tranquille et superbe
Paraît un dieu qui combat.
Olivier, encore imberbe,
Semble un enfant délicat.

Grand saint Denis ! sois propice
A mon doux frère ! et pourtant,
S'il faut que Roland périsse,
Fais-moi mourir à l'instant.

Ah ! leur sang rougit les armes !
L'effroi vient glacer mon cœur,
Pour tous deux coulent mes larmes,
Et je maudis le vainqueur.

ROLAND,
abaissant son épée.

Sire Olivier, cessons, car la belle Aude pleure...
Que m'importe de vaincre ! Elle tremble pour vous ;
Et moi pour l'amour d'elle il se peut que je meure,
Puisque Roland lui semble un trop indigne époux.

OLIVIER

Vous la vouliez pour femme ? alors pourquoi le taire ?

ROLAND

Ne l'ai-je donc pas dit ?

OLIVIER, riant.

Ah ! l'étrange garçon !

En lion rugissant il s'efforce de plaire.

Essayez, maintenant, de meilleure façon.

Sous un plus doux rayon la glace peut se fondre.

Interrogez ma sœur, seule elle peut répondre.

ROLAND, à Aude.

Ainsi qu'on implore les cieux,
Je vous prie, ô vierge charmante :
Que les étoiles de vos yeux
Brillent d'une lueur clémente.

Je suis un paladin brutal,
Qui sait prendre les citadelles
Et dont le cœur, sous le métal,
Tremble devant les damoiselles.

Un vertige m'a dû saisir,
Car vous semblez une immortelle,
Aude ! Je vous aime à mourir,
Je meurs, si vous m'êtes rebelle.

AUDE

Messire, je rêvais de vous
Longtemps avant de vous connaître,

Et c'était un trouble bien doux
Qu'en moi votre nom faisait naître.

Devrais-je oser un tel aveu?
Faut-il dire qu'au fond de l'âme
D'être à Dieu seul je faisais vœu
Si Roland ne m'avait pour femme?

ROLAND

Chère Aude! ai-je bien entendu?
Dois-je croire un aveu si tendre?
Si par toi le ciel fut perdu,
O femme! tu sais nous le rendre!

AUDE

D'Aude vous étiez attendu,
Beau chevalier loyal et tendre.
Par Ève le ciel fut perdu
Mais l'amour sait bien nous le rendre!

OLIVIER

Le lion devenu ramier
A su gagner la tourterelle.

ROLAND

De l'aimer toujours, Olivier,
Je jure mon âme immortelle.

OLIVIER

Nous voilà frères par l'amour.
Roland, donne-moi l'accolade.

ROLAND

Je le veux et que de ce jour
L'on revoie Oreste et Pylade!

Je jure que jusqu'à la mort
Olivier est mon frère d'armes
Et je veux partager son sort
Dans la joie et dans les alarmes.

OLIVIER

Je jure que jusqu'à la mort
Roland sera mon frère d'armes
Et je veux partager son sort
Dans la joie et dans les alarmes.

ROLAND

Merci, printemps, qui vois notre bonheur fleurir.
Aude dans ta lumière à mes yeux vint s'offrir,
Si blanche, si pure et si belle,
Que tout mon cœur vola vers elle.
Sois bénie, ô sainte forêt!

A Aude.

Mon âme à ton âme enlacée,
Je veux vivre, ô ma fiancée!
Enivré de ton doux attrait.

AUDE

Laisse vivre ta fiancée
Comme une liane enlacée
Au chêne altier de la forêt.

OLIVIER

Près du héros, la fiancée
Semble une liane enlacée
Au chêne altier de la forêt

Ensemble.

De cet instant qui vit éclore
L'amour en sa divine aurore
Gardons l'éternel souvenir.
Salut, printemps, qui vois notre bonheur fleurir.

ANNE DE BRETAGNE

POÈME LYRIQUE EN TROIS PARTIES

A la Duchesse de Rohan.

PREMIÈRE PARTIE

AU PIED DE LA FORTERESSE DE RENNES

Le tocsin sonne. — Point du jour.

SCÈNE PREMIÈRE

UN VIEUX BERGER

Las ! le tocsin sonne à grands coups.
L'aube est comme de sang voilée :
En descendant vers la vallée,
Mon troupeau, garde-toi des loups.

Sur les hameaux la flamme penche,
La fumée en serpents se tord,
Et les chiens hurlent à la mort;
On nous prendra la brebis blanche!

Les preux dorment sur l'herbe rouge,
Leur sang a teint leur oreiller.

N'ayez peur de les éveiller,
Pas un n'entend, pas un ne bouge.

Las! le tocsin sonne à grands coups.
Mon troupeau, garde-toi des loups.

Une trompe d'alarme sonne sur les tours.

SCÈNE II

Anne, dans une grande agitation, sort du donjon suivie
de ses femmes.

LES FEMMES

Où courez-vous, ô dame!
Sans voile et sans atours?
Quel souci vous réclame
Hors de l'abri des tours.

Nous tremblons à vous suivre,
Dame au cœur de héros:
Comment pourrez-vous vivre
En fuyant tout repos?

ANNE.

De la tourelle
Où je priais,

Qui vois-je en selle?...

Est-ce un Français?

Avant l'alarme

De nos guetteurs,

L'éclair d'une arme

Luit sous mes pleurs.

Ah! quelle peine,

Œuvre du sort

Ou de la haine,

Nous vient encor.

A perdre haleine

Un cavalier,

Hors du hallier,

Court dans la plaine!

LES FEMMES

A perdre haleine

Un cavalier,

Hors du hallier,
Court dans la plaine!

ANNE

Il approche..., il est là, son fer heurte au parvis.
Devant ce messenger, baissez le pont-levis.

Les gardes baissent le pont-levis.

SCÈNE III

LOUIS.

Il met pied à terre et ploie le genou devant Anne.

Salut! belle guerrière,
Je tombe à vos genoux,
Le front dans la poussière.

ANNE

Orléans!... quoi, c'est vous!...
Ah! dans ma suprême détresse,
Vous voir est un suprême bien!

LOUIS

Oh! mon aimée, oh! ma duchesse!

ANNE

Je croyais rompu le lien
Entre nos cœurs...

LOUIS

Oh! mon aimée,
La chaîne ne rompra jamais

ANNE

J'ai cru que moi seule j'aimais...
Les serments n'étaient que fumée.

LOUIS

Mon amour, douloureux et fort,
Sans fin tient mon âme asservie;
Il est né presque avec ta vie
Et ne cédera qu'à la mort.

ANNE

Ton amour douloureux et fort
M'a très fidèlement servie ;
Il est né presque avec ma vie,
Qu'il ne finisse qu'à la mort.

LE BERGER

Las ! le tocsin sonne à grands coups.
Mon troupeau, garde-toi des loups.

ANNE

Près de vous j'oubliais les misères de l'heure,
Les défaites, la honte et tous ceux que je pleure.
A la Bretagne en feu, l'espoir est-il rendu?...
Venez-vous me sauver?...

LOUIS

Hélas ! tout est perdu !

ANNE

Perdu?...

LOUIS

Le roi de France est là près de la ville.

ANNE

Ah! merci!... Vous venez pour mourir avec moi!

LOUIS

Mourir!... vous?...

ANNE

Fuir, alors?... La fuite est lâche et vile!

LOUIS

Il vous faut écouter les paroles du roi.

ANNE

La Bretagne en est donc à son heure suprême?...

LOUIS

Il vous offre la paix.

ANNE

La rançon?

LOUIS

C'est vous-même!...

ANNE

Et mon duché!... c'est le dernier grand fief encor
Libre, il le veut!

LOUIS

C'est le salut, la délivrance.

ANNE

C'est ta fin, cher pays d'Armor!

LOUIS

Vous serez reine de la France!

ANNE

Et c'est vous! oh! c'est vous qui me pressez ainsi?...
C'était pour un rival que vous étiez ici!...

LOUIS

O mon enfant, ma sœur, ma bien-aimée!
Captif d'un hymen détesté,
Pour garder du soupçon ta bonne renommée,
Je t'aime en toute pureté.
Un malheur affreux te menace,
Tes rivaux sont partout vainqueurs.
Plutôt que voir périr ton pays et ta race,
Sachons vaincre nos cœurs.
Sois reine chaste et renommée,
O mon enfant, ma sœur, ma bien-aimée!

ANNE

Étouffons nos sanglots et cachons nos rancœurs,
Plutôt que voir périr mon pays et ma race,
Sachons vaincre nos cœurs.

Sans craindre que le temps l'efface,
Gardons le souvenir comme une fleur fermée.

LOUIS

O mon enfant, ma sœur, ma bien-aimée!

.....
.....

Venez, le fiancé royal
En secret vous attend au prochain ermitage.
Donnez-lui l'anneau nuptial,
Il sauvera votre héritage.

ANNE

Partir! déjà!... partir!... quitter le sol natal!...

(Rondeau).

O ma douce Bretagne et tes pommiers en fleur!
O vergers ravissants, plus roses que l'aurore!
Il me faut vous quitter, hélas, vous que j'adore,
Mon cœur est oppressé d'amour et de douleur!

Sous la brume d'argent, ou le vent querelleur,
Pour moi ta grande voix chantait, rauque ou riieuse,
O toi qui m'as bercée, ô mer mystérieuse!
Mon cœur est oppressé d'amour et de douleur!

O profondes forêts près du granit sonore,
Où je croyais voir fuir la fée et le lutin!
Dune où fleurit l'ajonc, la bruyère et le thym,
Il me faut vous quitter, hélas! vous que j'adore!

Donjons de mes châteaux, où chaque tour arbore
L'hermine immaculée, orgueil de mon duché,
Chacun de vos créneaux tient mon cœur attaché!...
O vergers ravissants plus roses que l'aurore.

Beau ciel de mon pays au charme ensorceleur !
Fins clochers, au milieu des rondes d'hirondelles,
Grèves d'or où la lame étale ses dentelles !
O ma douce Bretagne et tes pommiers en fleur !

LOUIS

Partons ! partons ! l'heure presse...

ANNE, aux femmes.

Ah ! compagnes de ma détresse,
A ma voix unissez vos voix :
Prions une dernière fois.

ANNE

Sainte Anne, ma patronne,
Veille sur mon duché,
Garde-moi ma couronne.

Vois, sur mon front penché
Brûlent les lys de France !
Garde-moi l'espérance !

Je me rends à merci.
Allège mon souci
Et soutiens ma faiblesse.
Adieu, je laisse ici
Mon âme et ma jeunesse.

LOUIS ET LES FEMMES

Anne! sainte patronne!
Veille sur le duché,
Garde-lui la couronne.

Vois, les lys de la France
Brûlent son front penché,
Garde-lui l'espérance!

Notre bonne duchesse
Va se rendre à merci,
Allège son souci.

Et soutiens sa faiblesse.
Adieu, bonne duchesse.

LE BERGER

On nous a pris la brebis blanche,
Mon troupeau, garde-toi des loups!

DEUXIÈME PARTIE

AU CHATEAU D'AMBOISE

L'appartement de la reine.

SCÈNE PREMIÈRE

ANNE ET SES FEMMES

LES FEMMES

Sur nos rouets d'ivoire
Filons en devisant
De quelque fait plaisant
D'amour ou de victoire.

Notre reine aime voir
Ses femmes occupées.
Aux hommes les épées,
A nous le dévidoir.

Sur nos rouets d'ivoire.

.....

On entend au dehors la marche royale.

ANNE

Oyez!... le roi, sans doute,
Va se rendre à la joute,
Écartez le vitrail et voyons-le passer.

Une femme ouvre la fenêtre, on entend la marche plus nettement.

UNE FEMME

Sur un cheval ardent il vient de s'élancer.....

ANNE

Au danger il ne prend pas garde.

UNE FEMME

De ce côté le roi regarde...

UNE AUTRE

Il veut un sourire...

ANNE

Il l'aura!

UNE FEMME

Maintenant, plus ne s'en ira.

UNE AUTRE

A sa dame, il adresse un salut fier et tendre.

ANNE

De mon mieux je veux le lui rendre.

UNE FEMME

Il part à regret, pas à pas,
Au milieu du brillant cortège.

ANNE

Qu'il est pâle et qu'il semble las.
Dieu le protège!

La marche s'éloigne.

LES FEMMES

Reprenons nos rouets d'ivoire,
Filons en devisant

.....

SCÈNE II

LES MÊMES, UN ÉCUYER

L'ÉCUYER

Madame, un ménestrel qui passe
Demande l'hospitalité.

ANNE

Qu'il soit ici réconforté
Et que sa chanson nous délasse.

L'ÉCUYER

Approche, et rends grâces à Dieu.

Il s'éloigne.

SCÈNE III

ANNE, LES FEMMES, LOUIS, déguisé en ménestrel.

LOUIS

Comme s'il entrait dans un temple,
Ébloui par ce qu'il contemple,
L'hôte pénètre en ce saint lieu.

ANNE, à part.

Cette voix m'en rappelle une autre
Que je ne dois plus écouter!...

LOUIS, ployant le genou.

Reine au grand cœur, salut! Pour toi je veux chanter.

ANNE

Eh bien, dis-nous ta patenôtre.

LOUIS.

Il prélude sur la viole et chante.

« *L'Esclavage* »

La mie était jeune et très belle,
Il était très tendre et fidèle,
Ils allaient, la main dans la main,
Sur le chemin.

— Je veux avoir pour mon douaire,
Afin de toujours vous complaire,
Dit-elle, un collier sans pareil
Sous le soleil.

— Et moi, je veux un esclavage,
Dit-il, qui me tienne en servage,
Et, comme notre France au roi,
Me lie à toi.

— Que mettre à mon collier, messire?
— Mets-y les perles de ton rire,
Et les turquoises de tes yeux
Délicieux.

— Comment ferez-vous votre chaîne?

— Désirs et rêves par centaine,
Soupirs et vœux, tout à l'entour
De mon amour.

Hélas! chassé par la tourmente,
L'amant n'est plus près de l'amante...
Qu'est devenu ton beau collier,
Cher joaillier?

Ma chaîne à moi n'est point brisée :
Et la voici tout irisée
Des perles qui tombent en pleurs
De mes douleurs!...

ANNE, sévèrement.

Je l'ai bien reconnu, l'imprudent qui viole
Mon repos : c'est un jeu peu digne de son rang.
A de si nobles mains convient mal la viole,
Le son des armes est plus franc.

Sache-le donc, la reine est autre que la femme.
Sur le cœur de la France est mon peuple abrité;
La Bretagne prospère est ma grande fierté
Et la paix règne dans mon âme.

L'époux par sa douceur a conquis ma tendresse;
Et, près d'un berceau vide, une même détresse
Mêlant, en un seul flot de larmes, nos douleurs,
A du rêve emporté toutes les vaines fleurs!

LOUIS

Ah! que mon âme seule à jamais embaumée
Garde le souvenir comme une fleur fermée.

On entend une rumeur d'effroi dans le palais.

LES FEMMES

Qu'y-a-t-il? O mon Dieu! quelque malheur, sans doute!
Un chevalier accourt dans un trouble mortel!

ANNE

Ah! ces dangers que je redoute!

SCÈNE IV

LES MÊMES, UN CHEVALIER

LE CHEVALIER

Madame!... Ah! ce message à ma lèvre est cruel!

ANNE

Parle!... oh! parle!

LE CHEVALIER

Le maître, en heurtant une voûte,
S'est blessé... gravement...

ANNE

Courons le secourir.

LES FEMMES

O Dieu, sauve le maître, il ne doit pas mourir.
Que votre grâce le ranime!

Musique funèbre.

LE CHEVALIER

Il est mort, il est mort, notre roi magnanime.

Chant des morts.

ANNE.

Il est mort! mort, le roi!... Je succombe à tes coups,
Seigneur!... Après le fils tu me reprends l'époux!

Elle s'évanouit.

LOUIS.

Au secours!... Aidez-moi. La reine est défaillante.
Que d'épreuves, Seigneur, à cette âme vaillante!...
Qui sait? la voici libre... elle a fait son devoir :
Le bonheur, quelquefois, renaît du désespoir.

TROISIÈME PARTIE

EN BRETAGNE — FÊTE POPULAIRE

Une estrade enguirlandée se dresse au-dessus du champ préparé pour un tournoi. Des paysans et des paysannes dansent et chantent au pied de l'estrade.

SCÈNE PREMIÈRE

CHŒUR

Noël! la bonne duchesse
Revient au pays,
La Bretagne est en liesse
Pour bien des jours et bien des nuits.
Noël! Noël!

LE BERGER

A toute volée on sonne,
Mon troupeau, ne crains plus personne.

CHŒUR

De Rennes jusqu'à Landerneau,
On défonce le tonneau,
Et le cidre coule en ruisseau.
Noël! Noël!

LE BERGER

Et si la flamme rougeoie,
C'est que tout hameau festoie.

CHŒUR

Sous les salves d'arquebuse,
On chante, on danse, on s'amuse,
Aux refrains de la cornemuse.
Noël! Noël!

LE BERGER

Du preux qui sous l'herbe dort,
Le sang fleurit en moisson d'or.

CHŒUR

Les binious aussi s'en donnent,
Tous au plaisir s'abandonnent
Et les vieux eux-mêmes fredonnent :
Noël! Noël!

SCÈNE II

Anne paraît sur l'estrade avec sa cour.

CHŒUR

Voyez! Voyez! Elle s'avance,
Jetant, à pleines mains, l'argent.
Sur l'étendard : Bretagne et France,
Hermine et lys se côtoyant.

Au grand tournoi qu'elle préside,
Sous ce dais d'azur et de fleurs;
Tout champion de gloire avide
De la duchesse a les couleurs.

ANNE,
du haut de l'estrade.

O cher peuple féal!
Radiieuse journée,
O retour triomphal
Au sol où je suis née!

Quand j'ai quitté ce lieu,
C'était guerre et famine,
Les bourgs étaient en feu,
Les villes en ruine.

Pour sauver l'écusson
Et le peuple qui m'aime,
J'ai, vivante rançon,
Tout donné de moi-même.

O mes Bretons Français!
C'est fini les tueries,
C'est pour toujours la paix
Et les moissons fleuries.

Si vous gardez l'appui
Du grand cœur de la France...
Votre joie, aujourd'hui,
A payé ma souffrance.

Rêveuse.

Mon cœur en son printemps
Renaît. Je sens revivre
Des rêves si constants...
Un souvenir m'ênivré...

Ah! j'ai cru pour jamais
Son image abolie,
Et c'est lui qui m'oublie,
Celui que tant j'aimais!...

Voyant qu'on l'écoute en silence.

On m'attend?... la fête s'arrête?...

Elle fait un signe aux hérauts d'armes.

Sonnez, hérauts! la lice est prête.

CHŒUR

Les femmes.

On écarte les barrières...

Oh! que de brillants seigneurs!

Voyez les riches bannières,

Les armes et les couleurs!

Les hommes et les femmes alternant.

La visière baissée et tenant droit sa lance,

Quel est ce chevalier tout vêtu de drap d'or?...

Il porte des défis!... plein d'ardeur, il s'élançe...

Il gagne!... Un rival tombe!... un autre, un autre encor!

C'est l'archange Michel!... tous mordent la poussière;

Chacun qui se présente aussitôt il l'abat!...

On cède, on fuit les coups de cette lance altière.

D'un signe, la duchesse arrête le combat.

ANNE,

au chevalier qui ploie un genou devant elle.

Vainqueur au grand courage,
Dis-nous ton nom, découvre ton visage,
Et le mystère singulier,
Qui t'enveloppe, ô chevalier!

LOUIS

Si tu n'as su me reconnaître,
Je veux te rester inconnu.
La fleur morte n'a pu renaître!
Ton cœur ne s'est pas souvenu!

ANNE, avec élan.

O bonheur! C'était lui!... Mon cœur a souvenance,
Et tout bas te nommait d'avance,
O Héros doublement vainqueur!
Mais je faisais taire mon cœur
Devant une folle espérance,
Car c'est vous, maintenant, Louis, le roi de France!

LOUIS

Donne donc le bonheur au roi;
Je suis maître à présent de notre destinée,
Car le Pape a rompu mon funeste hyménée,
Et je puis être à toi.

O mon enfant! ma sœur! ma bien-aimée!
J'ai gardé mon amour comme une fleur fermée.

ANNE

O délice! La fleur d'amour longtemps fermée,
Aux rayons du bonheur s'est soudain ranimée.

Au peuple.

Vous tous, rendez hommage au vainqueur du tournoi.
C'est notre maître! C'est le roi!

TOUS

Le roi, c'était le roi!...

LOUIS, à Anne.

Si je suis le roi, vous êtes la reine,
Mais vous serez duchesse aussi;
Et de la chère souveraine
Je serai le sujet, ici.

CHŒUR GÉNÉRAL

Gloire au roi! Gloire à la reine-duchesse!
Que le ciel leur accorde joie et richesse!
Sur l'étendard, l'hermine et les lys sont unis!
Gloire à la duchesse Anne et gloire au roi Louis.

LA MORTE AMOUREUSE

OPÉRA FANTASTIQUE

EN TROIS ACTES ET CINQ TABLEAUX

D'après la nouvelle de Théophile Gautier.

A. C. Q. V. E. P. F. Q. L. A.

PERSONNAGES

SÉRAPHION.

ROMUALD.

CLARIMONDE.

UN PAGE.

UN ÉCUYER.

ACTE PREMIER

Le bas-côté d'une église italienne ; une balustrade le sépare du chœur et de l'autel, masqués par un pilier.

SCÈNE PREMIÈRE

SÉRAPION, ROMUALD

Romuald est un jeune novice qu'on va ordonner prêtre. Il est vêtu de blanc. Sérapion porte un froc bleu foncé.

SÉRAPION

Romuald, ô mon fils !

Le voici donc enfin, ce jour tant désiré

Où tu seras reçu dans la maison bénie !

Quelques moments encore et tu l'auras juré,

Aux pieds du Crucifix,

D'adorer le Seigneur d'une ardeur infinie,
De mépriser le monde et son attrait menteur,
De repousser toujours le démon tentateur,
Et d'arriver sans tache aux pieds du Créateur,
Innocente brebis.

ROMUALD

D'une immense allégresse, ah! j'ai l'âme éperdue,
Je crois voir le ciel bleu, sur mon front, s'entr'ouvrir,
Et vers moi, souriants, les anges accourir
A travers l'étendue.

O Dieu, mon cœur est pur, digne de ta faveur.
Je le voue à toi seul, jusqu'à ma dernière heure,
Je puis, d'un front serein, entrer dans ta demeure.

SÉRAPION

Pendant la nuit de jeûne et d'ardente ferveur,
As-tu suffisamment interrogé ton cœur?
Ne sens-tu nul regret des pompes de la vie?

ROMUALD, avec enthousiasme.

Ne vois-tu pas l'extase où mon âme est ravie?
Je ne sais rien du monde et n'en veux rien savoir.
Me dévouer à Dieu, c'est mon plus cher devoir.

SÉRAPION

Dans les pièges du mal il n'est pas long de choir.
Satan connaît l'embûche où notre âme succombe.
La plus pure vertu, sous les feux du désir,
Souvent chancelle et tombe.

ROMUALD

Je n'ai d'autre bonheur, mon Dieu, que vous servir.
Avant que de pécher, ah! faites-moi mourir.

SÉRAPION

Du haut de la céleste sphère,
Tressaille en ton éternité,

Jésus qui mourus au Calvaire,
Reçois au seuil du sanctuaire
L'élu digne de ta bonté.

ROMUALD, avec Sérapion.

Seigneur, c'est pour l'éternité
Que je t'offre mon cœur sincère
Plein de foi, plein de charité.
O toi qui mourus au Calvaire,
Permet qu'en mon humilité,
Je me voue au divin mystère
De l'hostie où tu meurs sur terre
Pour racheter l'humanité.

Ils entrent dans la sacristie.

SCÈNE II

Les cloches se mettent à tinter. L'église, peu à peu,
se remplit de fidèles.

LES FIDÈLES, à demi-voix.

Voyez, l'autel s'apprête
Pour un nouvel élu
Qui, dans ce jour de fête,
Veut du monde être exclu.

Il méprise la terre
Et son charme menteur,
Et choisit l'ombre austère
Aux pieds du Rédempteur.

C'est un bien grand courage!
Se lier par un vœu

Au printemps de son âge.
— Ah! pour lui prions Dieu!

Une fanfare résonne au dehors.

Oyez! une fanfare sonne,
Elle annonce qu'en ces saints lieux
Notre châtelaine en personne
Vient au tombeau de ses aïeux.

LES HOMMES

C'est notre douce suzeraine,
La femme au cœur compatissant
Qui le long de la route égrène
Les bienfaits de l'or tout-puissant.
Ah! qu'elle est douce et qu'elle est belle!

LES FEMMES

Ne la regardez pas, beaucoup sont morts pour elle.
Ah! de sa beauté redoutez l'attrait,
L'éclat de son front vous aveuglerait.

SCÈNE III

LES MÊMES, CLARIMONDE. Un écuyer la suit, portant
son livre d'heures.

QUATRE PAGES, la précédant.

Place ! place ! place à votre Duchesse
Qui vient prier au tombeau de ses pères.

LES FIDÈLES

Que le Seigneur donne des jours prospères
A notre belle et très chère maîtresse.

Clarimonde va s'agenouiller près d'un tombeau, sur lequel
est sculpté un chevalier.

SCÈNE IV

Les portes de la sacristie s'ouvrent toutes grandes, le clergé apparaît et défile en grande pompe : marche, accompagnée d'orgue et de cloches. Quand Romuald passe, avec le cortège, Clarimonde se retourne, et regarde le jeune homme avec émotion.

CLARIMONDE,

à l'écuyer, en lui montrant Romuald.

Ce jeune homme, qui donc est-il? dis-moi?

L'ÉCUYER

Un novice. Son nom est Romuald, je crois.

CLARIMONDE

Je ne le connais pas, et pourtant sa présence
Me trouble, comme si, dans une autre existence,
Nous nous étions aimés.

L'ÉCUYER

Qui sait? Mais, en ce monde,
Il renonce à l'amour, ô belle Clarimonde!

CLARIMONDE

Que dis-tu?...

L'ÉCUYER

C'est pour lui que ces orgues résonnent
Et que dans le beffroi toutes les cloches sonnent :
Il se fait prêtre.

CLARIMONDE

Lui!

Romuald s'est agenouillé au milieu du chœur, de l'autre côté
de la balustrade.

Salutation angélique:

UN CONTRALTO

« Salut! pleine de grâce, ô toi qui fus bénie,
« Entre tous les mortels le Seigneur t'a choisie.
« Salut! salut! Marie!
« Ne tremble pas, je suis un envoyé du ciel,
« O femme, tes vertus plaisent à l'Éternel.

« Écoute, Vierge, écoute : à l'ombre d'un mystère,
 « L'Esprit de Dieu dans ton sein descendra ;
 « De toi, Marie, un fils divin naîtra.
 « Jésus ! Jésus consolera la terre
 « En répandant des flots d'amour et de clarté.
 « Il sera précédé d'un cortège d'étoiles,
 « Des antiques erreurs déchirera les voiles.
 « Il sera grand, il sera roi,
 « Le monde entier suivra sa loi.
 « Son règne durera toute l'éternité ! »

CHŒUR

« Salut ! pleine de grâce, ô toi qui fus bénie.
 « Entre tous les mortels le Seigneur t'a choisie
 « Salut ! salut ! Marie ».

CLARIMONDE

Quoi ! je l'aurai trouvé
 Pour le perdre aussitôt ? Celui que j'ai rêvé
 Et si longuement attendu !
 Le verrai-je à jamais perdu ?

Non, non, et même en ce saint lieu,
Je veux le disputer à Dieu!

La beauté, c'est toujours la plus sûre des armes,
Pour elle, à mes genoux, ont coulé bien des larmes,
Et bien des cœurs meurtris sont jetés sous mes pas.
Celui que j'ai choisi ne résistera pas.

ORGUES

Elle s'approche d'un prie-Dieu somptueux, placé près d'un pilier, très près de Romuald agenouillé; au moment où elle atteint sa place, un rayon de soleil, passant à travers un vitrail, l'enveloppe comme d'un nimbe. L'encens qui brûle du côté de l'autel forme de légers nuages. Romuald aperçoit Clarimonde et reste extasié.

ROMUALD,
comme dans un rêve.

O vision enchanteresse!
Qui parais, à travers un nuage d'encens,
D'où viens-tu?...

Quel émoi s'empare de mes sens,
Sous le feu de tes yeux qui me charme et m'opresse?
Ah! tu dois être un ange, et c'est Dieu qui t'envoie.

CLARIMONDE

Qui je suis?... la beauté, la jeunesse, la joie.

Ah! viens, viens, nous serons l'amour.

Alors un royaume enchanté,

Rien que splendeur et volupté,

Sera notre divin séjour.

Quelle vie enivrante et belle,

Infinie et toujours nouvelle,

Car l'amour seul rêve d'éternité.

ROMUALD

O prodige, sa voix est comme une caresse,

Elle agite mon cœur d'un frisson tout nouveau

Et mon âme s'emplit d'une ineffable ivresse.

CHŒUR

Celui que le Seigneur convie au saint mystère,

Tout à Dieu, pour jamais doit mourir à la terre.

CLARIMONDE

Voudrais-tu donc sceller la pierre du tombeau?
Tu descends dans la nuit, ô trop crédule enfant!
Mais je veux t'arracher le linceul étouffant.

Ah! viens vers moi, je suis le jour,
La vie est douce pour qui m'aime.
Et, dans son paradis, Dieu même
N'a rien de plus beau que l'amour.

ROMUALD

Va-t-en! Va-t-en!

En toi je reconnais Satan,
Et malgré tes habits de soie
L'Enfer en tes regards flamboie.

Ils font naître en mon cœur mille désirs rampants,
Comme le chaud soleil éveille les serpents.

CLARIMONDE

Le soleil, tu l'as dit, le soleil de l'amour,
La merveilleuse flamme

Qui fait fleurir notre âme.

Pauvre insensé, qui blasphèmes le jour.
Mais les anges, jadis, envieux de la terre,
Pour aimer ici-bas, ont déserté le ciel.

ROMUALD

Suis-je un aveugle, ô Dieu, qui revoit la lumière?
Aurais-je mal compris ton dessein éternel?
Un doute affreux vient ébranler ma foi.

Arrière! Tentateur!

Seigneur, vois mon effroi,

Ah! prends pitié de moi.

CLARIMONDE

Ah! prends pitié toi-même,

Prends pitié de ton cœur

Qui déjà m'appartient; cède à l'Amour vainqueur!

Ah! ne résiste plus, renonce à Dieu... Je t'aime!

ROMUALD, comme fasciné.

Quel vertige me gagne. O Dieu, quelle langueur
Envahit tout mon être et submerge mon cœur?

CLARIMONDE

C'est le divin amour qui s'éveille en ton âme.
Ah! ne repousse pas cette sublime flamme,
L'ineffable mystère,
Le trésor que Dieu donne aux élus de la terre.

ROMUALD

L'amour, dis-tu? l'amour! je ne puis le connaître,
Par ce mot défendu le temple est profané,
C'est un horrible crime et je serais damné.

CLARIMONDE

Ah! ne blasphème pas, il est déjà ton maître!
Tu m'aimes, je le sens!

ROMUALD

Ah! je t'aime! je t'aime...

Oh! grâce! laisse-moi, je ne suis plus moi-même.

Tout s'écroule et s'abîme, hélas! et je succombe.

CLARIMONDE

Ah! bien-aimé, suis-moi, viens, fuyons cette tombe.

ROMUALD

Seigneur, viens à mon aide! arrière! enchanteresse.

Je suis au bord du gouffre, ô Dieu, vois ma détresse.

UNE VOIX

O salutaris Hostia...

CLARIMONDE

Laisse-moi t'emporter dans un pays charmant!

L'amour au doux enchantement

Nous montre le chemin de perles et de roses,
Le bonheur souriant nous attend sur le seuil.

Ah! fuyons, plus de jours moroses!

Viens, la vie est à nous, brise ce lourd cercueil.

ROMUALD

O vertu trop fragile, armure dérisoire,
Voici qu'au premier choc tu te romps en éclats!
Même aux pieds de l'autel en vain tu te débats :
Un seul regard de femme a sur toi la victoire.

Les diacres s'avancent vers Romuald et le revêtent des
ornements sacerdotaux.

CLARIMONDE,

Arrête! Arrête! ah!... le fatal serment,
Ne le prononce pas!... Avant le sacrifice
Fuyons ce lieu d'effroi; mon maître, mon amant,
Ah! ne romps pas le pain, renverse le calice!

O cruel, vois ma détresse,

Viens! les larmes de mes yeux

Savent mieux verser l'ivresse.

Non, ne t'enchaîne pas par ces funestes vœux!

VOIX

Jésus tressaillant d'allégresse
Vers le nouvel élu se penche au bord des cieux.

ROMUALD

Dans mes veines mon sang se glace,
Je voudrais fuir. Une force invincible
Me cloue à cette place.

VOIX

Joie auguste et profonde,
Sainte félicité,
Celui qui meurt au monde
Naît à l'éternité.

CLARIMONDE

Ah! lâche cœur, âme inflexible,
Tu vas laisser l'abîme entre nous se creuser.
Vois mon effroi, vois ma douleur profonde!

Une minute encor, l'espoir va se briser.
Nous serons à jamais séparés en ce monde!

ROMUALD

Mon âme fait de vains efforts
Pour s'envoler vers la sirène,
Le corps implacable l'enchaîne
Comme un tombeau garde les morts.

CLARIMONDE

Grâce! grâce! mon bien-aimé!
O douleur! mortelle épouvante!
Au nom de ta jeunesse, au nom de ma beauté,
Viens, viens, fuis ce lieu détesté,
Brise la chaîne décevante,
Et je t'emporterai dans mes bras enfermé.

VOIX

Délivré des péchés et des terrestres fanges,
Il a sa place au ciel parmi les bienheureux.

Le chœur des séraphins, les anges, les archanges,
Font retentir l'éther de leurs chants glorieux!

ROMUALD

O tourment! O supplice infernal!
L'épreuve est trop terrible et je suis terrassé.

CLARIMONDE

N'entends-tu pas mes cris? Ah! cruel insensé!
Sans toi je ne puis vivre; oh! fuis l'instant fatal!
Vois, les bourreaux s'avancent vers leur proie...

Romuald, les regards fixés sur Clarimonde, se laisse entraîner
comme malgré lui, par les prêtres.

Il les suit!... C'en est fait de l'amour, de la joie!...
Ah! il courbe le front, il accepte la loi...
Hélas! hélas! il est perdu pour moi!...

Elle s'éloigne en chancelant, soutenue par son écuyer. La
foule envahit les bas-côtés, tandis que les orgues et les
chants éclatent et que le clergé en cortège regagne la
sacristie.

VOIX

Alleluia! Alleluia!
Gloire à l'élu! Gloire au Seigneur.
Alleluia! Alleluia!
Jour d'allégresse et de bonheur,
Les bienheureux
Chantent aux cieux :
Gloire à l'élu! Gloire au Seigneur!

SÉRAPION

Gloire! gloire au Seigneur! Ah! le plus beau des jours!
L'enfant de mon esprit est à Dieu pour toujours.
Il se rit du Démon, il échappe à la terre.
Rien ne peut plus souiller sa robe de lumière :
Calme, resplendissant, une palme à la main,
Du royaume des Cieux il suivra le chemin.

VOIX

Alleluia! Alleluia!
Gloire à l'élu! Gloire au Seigneur!
Alleluia! Alleluia!

ROMUALD

Ah! Je suis à Satan, c'en est fait de ma foi,
Sur mon front sacrilège, ô voûte, effondre-toi.

DEUXIÈME ACTE

PREMIER TABLEAU

La chambre de Romuald dans son presbytère, style moyen âge très simple, un lit étroit, une table, un prie-Dieu. Au fond, une porte; à droite, une fenêtre ogivale à petites vitres en losanges.

Romuald est assis à la table, accoudé, la tête dans les mains; une petite lampe brûle près de lui.

ROMUALD

Ah! misérable cœur! bourreau que rien ne lasse,
Brûlure ardente aux feux de l'enfer allumée,
Apaise ta fureur, un instant fais-moi grâce,
Laisse un instant sans pleurs ma paupière fermée.

C'est l'heure du repos, je ne veux plus souffrir,
Dans l'oubli du sommeil laisse-moi m'engloutir.

Il se lève vivement.

Dormir? Non, non, le rêve entr'ouvrirait son aile,
Le rêve impur et fou dont l'angoisse cruelle
Me fait lors du réveil plus morne et plus damné.

Il se jette à genoux sur le prie-Dieu.

Seigneur! Seigneur! quand donc serai-je pardonné?
Mes forces sont à bout, l'épreuve me terrasse.
Seigneur! O Dieu clément, exauce-moi, fais grâce.

Il s'affaisse avec découragement.

Ce n'est qu'un vain murmure à ma lèvre arraché :
La prière n'est plus un baume pour mon âme,
Elle n'éteindra plus la flamme du péché
Qu'alluma dans mon cœur le regard d'une femme.

Rien, ni l'âpre cilice ensanglantant mes reins,
Ni le mystère auguste accompli par mes mains,
Ni l'horrible combat de mon âme éperdue...
Du ciel, hélas! la voie est à jamais perdue.

Il se lève et marche avec agitation.

Mon front brûle, j'étouffe!

Il va vers la fenêtre et l'ouvre.

Un orage est dans l'air,
Le ciel est menaçant, au loin vibre l'éclair,
A travers la forêt roule un grondement sourd.

Il revient et se jette sur son lit avec désespoir.

Ah! la vie est pour moi comme un fardeau trop lourd.
Reprends-la, Dieu puissant, ou permets que j'oublie,
Car le calice amer est bu jusqu'à la lie.

Oui, c'en est trop, toujours le désespoir, la fièvre,
La flamme du désir qui vient brûler ma lèvre,
L'aride solitude où monte incessamment
Le rêve criminel, douloureux et charmant!

Il s'enfonce dans sa rêverie.

Si belle, si touchante, en un rayon tremblant,
Tu m'apparus, tendant les bras au pauvre prêtre,
Et de nouveau mon âme à ta voix sembla naître.

Frémissant, éperdu, je veux voler vers toi...
C'est en vain, je subis l'irrévocable loi!
Hélas! hélas! tu fuis, et pour moi plus de trêve!
Je t'appelle, je crie et je n'étreins qu'un rêve.

Ah! reviens, Clarimonde, et rends-moi ta beauté,
Rends-moi l'espoir, rends-moi l'amour! — rêve enchanté
Je m'abandonne à toi, rends-moi l'enchanteresse,
Rends-moi son beau sourire, et sa voix qui caresse
Et le feu de ses yeux qui brûle encor mon cœur.

O délire! O torture adorée! O douleur!
Illusion! mirage! O soif inassouvie!
Tyranniques désirs qui consommez ma vie,
Partagez-vous mon cœur, je ne résiste plus!

Il se lève avec colère.

Ah! c'est assez de pleurs, assez d'espoirs déçus!

Concentré.

Oui, je veux te revoir, céleste femme!

Avec éclat.

Satan! Satan! Veux-tu mon âme?

Viens ! ta fournaise est moins cruelle
Que mon amour. Viens, viens, prends cette âme immortelle
En échange de sa beauté !

Plus de vain rêve ! A moi, brûlante volupté !

Ah ! pour un seul jour auprès d'elle,
Je donne mon éternité !

L'orage éclate avec violence.

J'ai blasphémé ! J'ai fait ce crime épouvantable,

Avec une sorte de défi.

Ah ! viens donc, feu du ciel, brûler mon front coupable !

Il prête l'oreille avec effroi.

Qu'entends-je ? au loin quel est ce bruit ?

C'est comme un galop dans la nuit.

Il essaie de se rassurer.

Non, c'est l'écho de la tourmente.

Dans les bois le vent se lamente.

Il écoute encore.

Mais pourtant ces chocs réguliers ?

Eh bien ! Ce sont des cavaliers

Qui passent — rien de plus.

— Je tremble!

Et mon sang se glace. Il me semble

Que mon cœur ne bat plus. J'ai peur,

Je suis enveloppé d'une indicible horreur.

Satan m'a sans doute entendu.

Il accepte le pacte infâme,

Il vient! il vient, je suis perdu!

Ah! juste Dieu, sauve mon âme!

Il se calme un peu.

Non, je suis fou, plus rien.

Ah! lâche qui chancelle,

Ose accueillir Satan s'il te conduit près d'elle.

Il s'approche de la fenêtre. — Éclair.

Plus de doute! l'éclair m'a montré deux chevaux

Plus sombres que la nuit et la flamme aux naseaux.

Éclair.

Un noir cavalier les harcèle. .

Ils dévorent l'espace... il approche, il s'arrête.

Un silence.

On frappe violemment à la porte. Romuald tombe à genoux et cache sa tête dans ses mains.

Ah ! je me meurs !

On frappe de nouveau, puis la porte s'ouvre comme sous un coup de vent, et un écuyer vêtu de noir apparaît.

L'ÉCUYER

Je viens à travers la tempête,
Plus prompt que le vent furieux,
Pour réclamer, seigneur, votre saint ministère
Dont le pouvoir ouvre les cieux
Au pécheur repentant qui va quitter la terre.

ROMUALD

Quoi, tu n'es pas Satan ?

L'ÉCUYER

Je ne vous comprends pas,
Hâtez-vous, ma maîtresse est tout près du trépas.

ROMUALD,
se relevant vivement.

Une femme! une femme! O Dieu, si c'était elle!

L'ÉCUYER

Seigneur prêtre, hâtons-nous, la mort est sur nos pas!

ROMUALD,
prenant son manteau.

Partons!

O doute affreux, espoir, terreur cruelle!

Il hésite un instant, puis donne résolument la main à
l'écuyer, qui l'entraîne.

DEUXIÈME TABLEAU

Une chambre très somptueuse sans être imposante, offrant plutôt quelque chose de voluptueux. Draperies de couleurs tendres et d'étoffes soyeuses, fleurs rares se mourant dans des vases de cristal, lampes suspendues jetant une lueur très douce. Clarimonde, morte, étendue sur un lit d'une élégance extrême et qui n'a rien de funèbre.

Des jeunes femmes font la toilette de la morte qu'elles parent de colliers, de bijoux, et finalement couvrent d'un voile léger.

LES JEUNES FEMMES

Pleurons ! pleurons ! notre compagne est morte,
A tout jamais sont fermés ses beaux yeux.
Le noir trépas loin de nos bras l'emporte,
En longs sanglots finit le chant joyeux.

Nous n'irons plus, sous l'aurore pourprée,
En chevauchant, chasser par les grands bois.

Au son des cors, dans l'herbe diaprée,
Nous n'irons plus chantant comme autrefois.
Hélas! hélas! mon âme est éplorée
Comme le cerf aux abois.

Quoi! ta voix pure est à jamais brisée?
La douce fleur de ta lèvre a pâli.
Dans ce long voile, ainsi qu'une épousée,
Le froid tombeau sera demain ton lit?

— Que ferons-nous quand notre frère Avril
Viendra gaîment pour éveiller les roses?

— Nous lui dirons : les fleurs sont en exil.
Ses yeux sont clos et ses lèvres sont closes,
La terre en deuil n'a que des jours moroses.

Les seigneurs et les serviteurs s'éloignent peu à peu avec
recueillement, quelques-uns pleurant.

L'écuyer et Romuald entrent au fond. Romuald reste comme
pétrifié sur le seuil, l'écuyer s'avance avec une surprise
douloureuse.

L'ÉCUYER

Morte! morte! O douleur! toi si douce, si belle!
Partie! abandonnant ton esclave éperdu?
Que ne suis-je du moins le lévrier fidèle
Par le marbre, demain, à tes pieds étendu!

Il s'agenouille en pleurant au pied du lit.

LES JEUNES FILLES

Pleurons! pleurons! notre compagne est morte,
A tout jamais sont fermés ses beaux yeux.

L'ÉCUYER, à Romuald.

C'est trop tard, seigneur prêtre, elle a quitté ce monde.
Dans la funèbre nuit, priez pour Clarimonde.

Il sort avec un geste de désespoir.

LES JEUNES FILLES,

tout en chantant, déposent des fleurs et des couronnes sur le lit.

Le noir trépas loin de nos bras l'emporte.

En longs sanglots finit le chant joyeux.

Elles sortent lentement.

ROMUALD, seul.

Long silence. — Il tressaille.

Où suis-je?

Avec agitation.

Quelle ardeur soudain vient m'embraser?

Cet air que je respire est doux comme un baiser.

Il regarde autour de lui.

Ah! cette chambre close et ces lueurs mourantes,

Déjà j'en ai rêvé les langueurs enivrantes.

J'entends chanter tout bas le souvenir vainqueur...

Un parfum caressant fait défaillir mon cœur.

Ah! c'est elle! elle est là! Mon âme la devine,

C'est le souffle adoré de sa bouche divine

Que dans l'air embaumé j'aspire éperdument.

Il se rapproche.

Clarimonde! réponds! réponds, céleste amie.

Avec un trouble croissant.

C'est la nuit nuptiale et moi je suis l'amant

Qui vient vers la beauté par pudeur endormie.

Quoi! pas un mot? Ne me connais-tu pas?
O toi qui m'appelais sur le seuil du trépas?
Nous voici réunis, l'amour brise ma chaîne.
J'ai renié mon Dieu pour boire ton haleine!

Il écarte doucement le voile qui la couvre.

Ils ont cru, ma bien-aimée,
Que la mort t'avait ravie
Dans son étreinte glacée,
Mais pour mon âme blessée
Tu renais à cette vie,
Par mon souffle ranimée!

Dans la nuit, comme une étoile,
Je vois ton âme envolée
Qui palpite désolée
Sur le linceul qui te voile
Et veut de tes lèvres closes
Refleurir les pâles roses!

Il l'embrasse longuement.

O délices! O merveille,
Mon premier baiser l'éveille!

Dans mes bras ressuscitée
Toi qui partais solitaire
Dans la nuit sombre emportée,
Me laissant sur cette terre.

CLARIMONDE, toujours immobile.

Est-ce toi, Romuald? toi qui m'as délaissée?

Que j'attendis tant de nuits, tant de jours?
— Tu tardas si longtemps que je suis trépassée!

ROMUALD

Clarimonde! Je suis près de toi pour toujours!

Il la soulève dans ses bras.

CLARIMONDE

Mon âme hors du monde emportée
Touchant déjà les rives éternelles
Vers toi revient à tire-d'ailes;
Ton baiser m'a ressuscitée!

ROMUALD, hors de lui.

Clarimonde! O délire! O bonheur qui m'enivre!

CLARIMONDE,

d'une voix de plus en plus faible.

Écoute, ami, sans toi je n'ai pu vivre.

Maintenant j'ai vaincu le sort.

Mon trépas enfin nous délivre.

Je reviendrai... L'amour est plus fort que la mort!

Elle retombe morte.

ROMUALD, égaré.

Morte! Morte! Oh non, non! Je te suis dans la tombe,
Clarimonde, je viens, j'étouffe, je succombe!

Il tombe évanoui au pied du lit.

Un coup de vent ouvre la fenêtre toute grande, les draperies flottent un instant, les fleurs s'effeuillent, la lampe s'éteint, de légères vapeurs moutonnent, la lune éclaire mystérieusement, puis la fenêtre s'écarte de plus en plus, laissant deviner un vague paysage. Clarimonde s'avance dans un rayon lunaire, glissant comme une apparition; elle est voilée; elle fait signe à Romuald de la suivre.

TROISIÈME ACTE

Au clair de lune, un paysage imprécis, enveloppé de brumes légères; au fond, la lune très large se lève sur un lac. Sur les tertres de gazon, aux pieds des arbres, des ombres gracieuses sont étendues; elles se soulèvent, s'étirent langoureusement, vont éveiller d'autres ombres d'un baiser. Des gondoles glissent silencieusement, des groupes d'amants en débarquent; des couples émergent lentement de l'eau. Ces jeunes hommes et ces jeunes femmes se cherchent, se joignent, s'enlacent avec une pantomime passionnée, dansent par groupes, puis forment comme une ronde.

CHŒUR

L'Amour est vainqueur de la Mort!

Malgré l'inexorable sort,

La vie, il peut nous la rendre

En ranimant notre cendre

Au seul brasier que n'éteint pas
Le souffle glacé du trépas.

O pure étincelle!

O flamme éternelle!

Malgré l'inexorable sort,
L'Amour est vainqueur de la Mort!

UN COUPLE

LUI

Mon amante!...

ELLE

Mon adoré!...

Je te revois.

LUI

Tu m'es rendue.

ELLE

O toi pour qui j'ai tant pleuré!

LUI

Je t'ai crue à jamais perdue,
Mon amante...

ELLE

Mon adoré!

UN AUTRE COUPLE :

Valse d'ombres.

LUI

Un soir, au bal, ma bien-aimée,
Sur mon cœur pâmé tu t'abandonnais.

ELLE

Oui, ce soir-là tu m'as charmée
Et pour toujours je me donnais.

LUI

Ah! quel divin moment! Quel oubli de la terre!

ELLE

Il n'est plus que l'amour et son charmant mystère.

LUI

Tout meurt, tout fuit, tout passe un jour,
Tout s'effeuille, hélas! le long du chemin.

ELLE

Tout meurt, tout passe, hormis l'amour.
Lui seul survit au jour sans lendemain

Dances. — Reprise du chœur.

Un appel semble résonner, auquel toutes les ombres prêtent attention; les terrasses, les escaliers d'un palais se précisent; des pages, des écuyers, des gardes, descendent lentement et se groupent.

LES OMBRES, à demi-voix.

Voyez! c'est le miracle, entre tous les miracles!
Celui qui sait briser les suprêmes obstacles :
Un vivant, sans mourir, vient au sombre séjour.
La nuit et le sommeil le rendent à l'amour,

Car, pour calmer son mal l'amante a les seuls baumes.
Un vivant!

Un vivant! parmi les doux fantômes!

Les ombres se reculent, s'éloignent, disparaissent.

Clarimonde et Romuald, vêtu comme un seigneur, appuyés l'un sur l'autre, s'avancent et s'arrêtent un moment au sommet de l'escalier, absorbés dans une contemplation mutuelle. Un rayon de lune les enveloppe. Clarimonde est vêtue tout en satin blanc avec un voile léger et une couronne de perles.

CLARIMONDE

O rêve! O délice! O merveille!
Notre âme libre enfin s'éveille
Au seuil du séjour enchanté
Où tout est joie et volupté!

ROMUALD

Ah! c'est toi, toi, c'est donc possible?...
Toi que d'une étreinte indicible
Je serre sur mon cœur d'amant.

CLARIMONDE

La terre disparaît, il n'est plus de tourment,
Et je suis sur ton cœur!

ROMUALD

Ton souffle me caresse!

CLARIMONDE

Les sanglots sont changés en soupirs d'allégresse!

ROMUALD

Mes yeux enfin sans pleurs boivent le jour aux tiens!

CLARIMONDE

Après ce long martyre enfin je t'appartiens.

ROMUALD

O délices de l'âme!...

CLARIMONDE

Inextinguible feu !

ROMUALD

O volupté première !

CLARIMONDE

Toi ma seule lumière !

ROMUALD

Toi mon ciel,

CLARIMONDE

Toi mon Dieu !

Ils descendent lentement l'escalier appuyés l'un sur l'autre, et marchent vers un lit de repos qui s'affirme au premier plan.

CLARIMONDE

Éblouissantes heures !

ROMUALD

Le bonheur nous terrasse, et, comme moi, tu pleures!

CLARIMONDE

Deux cœurs, un seul amour,

ROMUALD

Que rien ne peut briser.

CLARIMONDE

Un rêve en deux esprits.

ROMUALD

Deux souffles... un baiser!

Ils se laissent tomber sur le lit de repos.

CHŒUR, en sourdine.

L'Amour est vainqueur de la Mort!

.....
.....

ROMUALD,
comme sortant d'un rêve.

La Mort?... Qui chante ainsi, dans la nuit parfumée?

CLARIMONDE

N'écoute pas...

ROMUALD

N'es-tu pas morte, ô bien-aimée?...
Ne suis-je pas un prêtre au sacrilège amour?...

CLARIMONDE

Non, non.

ROMUALD

Mais tu me fuis, sitôt que naît le jour.

CLARIMONDE

Tu t'endors en rêvant.

ROMUALD

Non, ce n'est pas un songe...

Je m'éveille, éperdu, pleurant le doux mensonge
Au fond de la cellule où je m'étais couché,
Dans l'attente et l'effroi du triomphant péché.

Il se lève.

Ah ! mes jours et mes nuits sont comme deux spirales

Qui s'enlacent sans se mêler.

Le jour je me repens sous les voûtes claustrales,

La criminelle nuit revient m'ensorceler.

Son ivresse trop tôt s'achève

Pour me rendre encore aux remords.

Je ne sais plus si c'est la vie ou bien le rêve,

Quels sont les vivants, quels les morts.

CLARIMONDE

Oh ! n'approfondis pas le bienfaisant prestige,

Laisse-le te bercer.

ROMUALD

Non, j'ai peur du vertige...
Ne vois-tu pas l'enfer?

CLARIMONDE

Cache-toi dans mes bras

ROMUALD

Oui, dans tes bras!

CLARIMONDE

Hélas! hélas! tu me perdras,
Tu doutes de l'amour.

ROMUALD

Non, je t'aime! je t'aime!
Mais lui, le prêtre austère, il jette l'anathème
Sur mes fautes, il veut m'arracher au démon,
Me poursuit de l'éclat du terrible sermon...
Damné! damné!

CLARIMONDE

N'es-tu pas ivre de délices?

ROMUALD

Tous les feux d'enfer sont complices.

CLARIMONDE

Ceux qui s'aiment sont les élus,
Et l'enfer, c'est de n'aimer plus.

ROMUALD

A Dieu j'ai consacré ma vie,
Mais j'ai trahi mes vœux, c'est toi que j'ai suivie.

CLARIMONDE

Dieu, qui créa l'amour, t'a déjà pardonné.

ROMUALD

Non, j'ai vendu mon âme et je serai damné!

CLARIMONDE

Tais-toi, tais-toi!

ROMUALD

N'est-ce pas matines qui sonne?

CLARIMONDE, à part.

C'est l'aube, hélas! et je frissonne

Il s'éveille et je me rendors.

Je dois retourner chez les morts.

Adieu, mon bien-aimé, donne tes lèvres encore!

Long baiser. — Sérapion s'avance, caché dans sa cagoule noire
La nuit s'éclaire peu à peu.

ROMUALD

Là, ne le vois-tu pas? il vient avec l'aurore,

Le prêtre, le vengeur!

CLARIMONDE,
d'une voix mourante.

Perdu!... hélas!... adieu!...

Elle retombe sur le lit qui s'affirme être une tombe somptueuse avec une statue couchée. Clarimonde a disparu; les palais, les terrasses se sont effacés.

SÉRAPION,
il porte une lanterne et un levier.

Romuald, je savais te surprendre en ce lieu...

Exécrable pécheur! O sacrilège infâme!

C'est donc là ton autel; la tombe d'une femme?

A la divine hostie, à Jésus mort pour toi,

A tes saintes fonctions, aux splendeurs de la foi,

Tu préfères la honte et traînes dans les fanges

Ta robe de candeur qui t'égalait aux anges.

Malheureux! Malheureux! ah! du mortel péché,

Repens-toi... Si tu peux encore être arraché

Aux griffes du Maudit... Mais quelle pénitence

Obtiendra du Seigneur d'effacer la sentence

Contre toi fulminée?...

ROMUALD

O mon père, la chair
Est faible, l'esprit prompt, pourquoi laisser l'enfer
Nous donner l'avant-goût de la céleste ivresse...
Pareille au séraphin semble l'enchanteresse
Qui nous tend ses bras blancs et nous donne son cœur.
Comment voir le poison dans l'exquise liqueur,
Et deviner Satan, sous un masque adorable
Qui reflète le ciel?...

SÉRAPION

Silence! Misérable!
Blasphémateur! parjure, en ton crime endurci!...
Ah! ah! tu vas le voir l'ange qui dort ici;
La goule, le vampire, au manteau d'imposture!
Tu vas la voir livrant aux vers sa pourriture.

Il brandit le levier de fer.

ROMUALD

Non, non, mon père!...

SÉRAPION

A nu ! l'impudique beauté !
Qu'elle offre son squelette à ta lubricité,
Viens baiser son rictus.

ROMUALD, le repoussant.

Non, non, elle sommeille
Sur son lit de satin. Je défends qu'on l'éveille...

SÉRAPION

Insensé ! malgré toi, je t'ouvrirai les yeux :
Regarde, là, pour qui tu reniais les cieux...

Il arrache une touffe de roses et lève sa lanterne qui éclaire
une épitaphe.

ROMUALD, lisant.

« Ici gît Clarimonde
Qui fut de son vivant la plus belle du monde. »

Avec désespoir et comme égaré.

Clarimonde ! O douleur ! Morte !... Je le savais,
Mais, pour moi, par l'amour, la nuit tu rêvivais.
Reviens encor...

SÉRAPION

Non, non ! pour disperser sa cendre,
Je vais lever la dalle et jusqu'au fond descendre.

ROMUALD

Arrière ! elle est à moi, nul ne l'approchera !

SÉRAPION

Si... tu dois voir comment le diable te leurra
Et te soumettre...

ROMUALD

Arrière !

SÉRAPION

Allons, maudit, fais place
A qui veut te sauver...

ROMUALD, le repoussant.

Va-t'en!

SÉRAPION

Quoi, la menace
Au père spirituel qui recueillit tes vœux?...

ROMUALD, avec violence.

Oui, je renonce au ciel! C'est elle que je veux.
Oui, je veux la revoir. Le ciel, c'est son sourire.
Je mourrai de sa mort et Dieu peut me maudire,
C'est elle que j'adore et j'ai perdu la foi!

SÉRAPION

Malheureux! Malheureux! tu blasphèmes, tais-toi.

ROMUALD, défaillant.

Ah! l'amour a brûlé mon âme avec ma vie!
Clarimonde! sans toi la force m'est ravie...
J'étouffe! ah! fais-moi place en ton lit trop étroit,
Nous dormirons ensemble et tu n'auras plus froid.

SÉRAPION, avec terreur.

Romuald! ah!

ROMUALD

Je viens dans tes bras, Clarimonde.

Il meurt.

SÉRAPION

Horreur ! horreur ! il meurt en sa souillure immonde !

Il s'enfuit.

CHŒUR, en sourdine.

L'Amour est vainqueur de la Mort !

.....



T A B L E



RITES DIVINS

	Pages.
L'Amrita des Dieux.	3
Hymne à Vichnou.	7
Versets à Osiris.	9
Prière au dieu de la Guerre.	11
Le Prêtre et le Dieu.	19

AU GRÉ DU RÊVE

La Pivoine.	26
La Mer.	28
Suprême beauté.	30
Fœhn	32
Conseils.	34

	Pages.
Le népenthès.	36
A Richard Wagner.	38
Vers brodés.	41
Tigre et Gazelle.	43
Le Vitrail	47
La Vestale	49
Glaive flamboyant.	51
Cendre et fumée.	53
L'Oiseau poète.	55
Amour ailé.	57
L'oubli.	59
Barcarolle.	61
L'Oiseau blessé.	63
Attar Gul	65
Ghazel	67
D'après Saadi	69
Le départ des Muses.	71
Vénus chez Diane.	73
A Suzanne.	75
A Suzanne.	77
La façade de l'hôtel de Kinski	79
Soir de Chine	82
A feu S. E. Yu-Keng.	85
Le Paradis des Poètes.	87
A l'impérial captif : I. Première vision	91
II. Portrait	93
III. Nom de règne	94
IV. Fils du Printemps.	95

BADINAGES

	Pages.
Sonnet décadent	98
Bulle de savon.	100
Légende arabe.	102
Billet à Robert de Montesquiou.	105
Ode au champagne.	107
Au Mont-Saint-Michel.	110

POUR LA LYRE

La Novice.	115
Les Noces de Fingal.	117
La Belle Aude.	151
Anne de Bretagne.	169
La Morte amoureuse.	207



B — 7974. — Libr.-Impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

RITES DIVINS

L'Amrita des Dieux

Hymne à Vichnou

Versets à Osiris

Prière au dieu de la Guerre

Le Prêtre et le Dieu

AU GRE DU REVE

La Pivoine

La Mer

Suprême beauté

Foehn

Conseils

Le népenthes

A Richard Wagner

Vers brodés

Tigre et Gazelle

Le Vitrail

La Vestale

Glaive flamboyant

Cendre et fumée

L'Oiseau poète

Amour ailé

L'oubli

Barcarolle

L'Oiseau blessé

Attar Gul

Ghazel

D'après Saadi

Le départ des Muses

Vénus chez Diane

A Suzanne

A Suzanne

La façade de l'hôtel de Kinski

Soir de Chine

A feu S. E. Yu-Keng

Le Paradis des Poètes

A l'impérial captif: I. Première vision

II. Portrait

III. Nom de règne

IV. Fils du Printemps

BADINAGES

Sonnet décadent

Bulle de savon

Légende arabe

Billet à Robert de Montesquiou

Ode au champagne

Au Mont-Saint-Michel

POUR LA LYRE

La Novice

Les Noces de Fingal

La Belle Aude

Anne de Bretagne

La Morte amoureuse